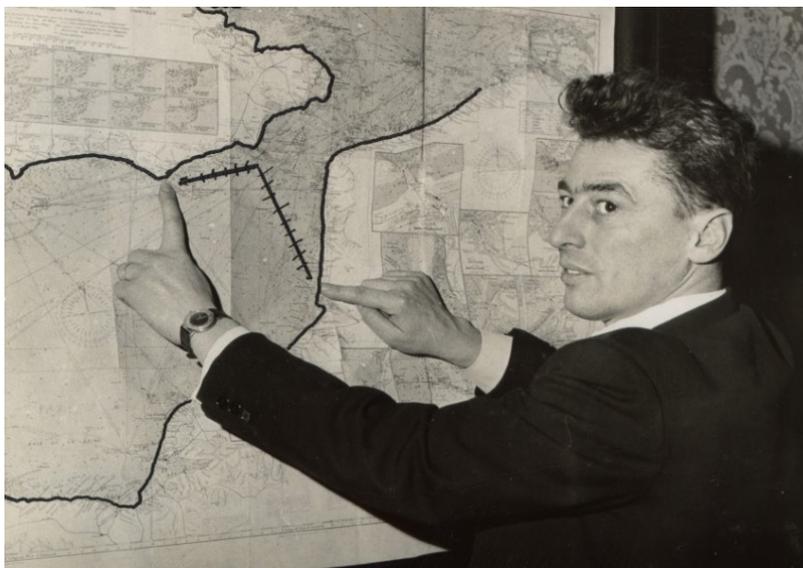


**12 récits de la traversée de la Manche en
Canoë
effectuée du 16 au 18 septembre 1941
par**

**Pierre et Jean LAVOIX,
Reynold LEFEBVRE
Christian et Guy RICHARD**



Avertissement

A raconter plusieurs fois la même histoire, on risque fort de lasser le lecteur. Mais il s'agit ici d'une aventure mémorable qui intéresse particulièrement les descendants des acteurs de cette traversée.

Les acteurs eux-mêmes ne pouvant plus raconter l'histoire, il m'a paru utile de collecter les différents récits disponibles pour en faciliter la transmission.

Cette première édition comporte sans doute des fautes de frappe et des traductions imparfaites. Je remercie donc d'avance tous ceux qui voudront bien me les signaler ce qui me permettra d'améliorer une prochaine édition

Hugues Lavoix
Mai 2018

Il existe plusieurs récits de cette traversée

1 – Récit de Pierre LAVOIX paru dans le Journal Life du 27 octobre 1941

Ce récit, publié en anglais parait un peu « arrangé » par le journaliste. L'épisode du sous-marin n'apparaît pas dans les récits ultérieurs non plus que le chapardage des tickets de rationnement qui est éthiquement discutable mais pas nécessairement inexact.

La traduction française a été établie par Philippe Lavoix.

2 – Récit de Jean-Paul LAVOIX

Ce récit avait été initialement destiné à la mère de Reynold Lefèvre et lui avait été remis immédiatement après la fin de la guerre.

Ce récit a été traduit en Anglais par Hugues LAVOIX.

3 – Récit des frères Jean et Pierre LAVOIX

Ce récit, également du à Jean-Paul LAVOIX, publié dans la France du Nord N°5 en 1946, puis dans la revue de la France libre N°53 en décembre 1952 et dans plusieurs revues. Il est moins détaillé que le précédent sur la préparation du voyage mais revêt une forme plus épique.

4 – Récit de Pierre Lavoix paru dans le journal "Le Marin" en mai 2000

Publié dans la revue "Le marin", plusieurs années après la mort de Pierre, par les soins du fils aîné de ce dernier, Pierre-Félix LAVOIX, ce récit est le plus détaillé sur le plan technique et détaille la nature des préparatifs effectués.

5 – Récit de Christian Richard

Paru en 1961 dans le bulletin annuel de l'association des anciens combattants du Ministère de la Construction, puis repris dans le bulletin municipal de Fort-Mahon N°2 de décembre 1978

Ce récit assez détaillé met plus en avant le rôle de Christian RICHARD.

Le récit très à la gloire de l'auteur comporte quelques invraisemblances comme celle de consulter des livres dans l'espace réduit d'un canoë.

6 – Récit de Erwan BERGOT

Le journaliste Erwan Bergot a effectué un récit très palpitant de la traversée après avoir consulté les précédents récits et interviewé les participants survivants. Le récit a été publié dans le livre « Les Cadets de la France libre » de l'auteur.

7 - Récit de André CASALIS

André CASALIS, historien le plus exhaustif de l'histoire des Cadets et lui-même Cadet de la première heure a personnellement interviewé les participants et a écrit une synthèse des récits, synthèse parue dans la revue l'Echo des cadets.

8 – Récit de R. Gosselin paru en 1951 dans « Le journal de RUE »

Ce récit semble en grande partie inspiré par Pierre LAVOIX. L'amertume et les remarques faisant état de jalousies viendraient plutôt de l'un des frères Richard. Il n'existe pas d'autre source connue justifiant ces remarques.

Le même récit est reparu en 1955 avec le titre "Il y a 14 ans à Fort-Mahon ». Seul le paragraphe d'introduction diffère de la version de 1951.

9 – Le récit en mode d'interview paru en 1974 dans le N° 38 du "Journal des armées"

Il s'agit d'une interview de Jean-Paul Lavoix par le Lieutenant Colonel Claude LEGRAND. Le récit est assez bref, et la forme d'interview le rend facile et agréable à lire.

10 – Le récit paru dans le numéro 98 de février 1965 du mensuel "La voix de la Résistance"

Il s'agit encore d'un récit de Jean-Paul Lavoix avec un peu plus de détails sur le contexte et les émotions ressenties à chaque étape de l'aventure.

11 – Le récit paru dans le livre "Histoire secrète des Français à Londres 1940-1944" de André Gillois

Le récit, assez condensé, est manifestement raconté par Christian Richard. On y trouve plusieurs détails intéressants qui ne figurent pas dans les autres récits comme le nom et la réaction du chef de la défense anglaise ou la réaction de Churchill devant leurs habits disparates.

12 – Un récit anglais trouvé sur le site :

<http://windowstoworldhistory.weebly.com/five-french-boys-canoe-the-english-channel.html>

extrait de :The French Army, 1939-1945, Free French, Fighting French & the Army of Liberation, Ian Sumner, Osprey Publishing, 1998

Une précision sur les âges

Les âges figurant dans le récit sont parfois ceux de l'entrée en guerre ou ceux de l'offensive allemande de 1940. Pour plus de précision, voici les dates de naissance et les âges au moment de la traversée

Nom-Prénom	Date de naissance	Age le 16 septembre 1941
LAVOIX Pierre	16/2/1922	19 ans et 7 mois
LAVOIX Jean-Paul	9/9/1924	17 ans et 7 jours
LEFEBVRE Reynold	5/4/1925	16 ans et 5 mois
RICHARD Christian	20/4/1924	17 ans et 6 mois
RICHARD Guy	9/2/1926	15 ans et 7 mois

Il existe aussi deux bandes dessinées

La première parue en 1941 ou 42 en Angleterre probablement dessinée par les auteurs de la traversée, puis reprise par la revue La France Libre du Nord. Le texte est bilingue, la préface est de Charles DE GAULLE Pdf « Escape from France » à télécharger sur le site <http://www.gastoneve.org.uk/>

La seconde publiée en 2010 est dessinée par Cédric Lavoix, petit fils de Jean-Paul LAVOIX disponible sur le site "Thebookedition.com"

<http://www.thebookedition.com/fr/traversee-de-la-manche-p-343650.html#summary>

Récits télévisés et émissions Radio

18 juin 1960 – Radio télévision Henri Sadorge interviewe les 4 survivants

FR3 Nord – Le journal du siècle 1999

FR3-Amiens 12/9/2011 Journal télévisé

BBC Pathé news 1941

Film

1946 – séquence introduite dans le film La grande épreuve

France télévision 2010 – Ils ont consolé la France - Dominique TORRES

ECPA 2002 -Ils ont consolé la France - Laurence Crémière

Séquences You-tube

La réception par Sir Winston Churchill faisant partie des actualités télévisées existe à l'adresse

<https://www.youtube.com/watch?v=4G7bZzVglfA>

LA photo historique

Il en existe plusieurs versions où l'on ne distingue pas toujours tous les navigateurs



**Reynold LEFEBVRE, Jean-Paul LAVOIX, Christian et
Guy RICHARD intègrent l'école des cadets de la
France Libre :**



Photo prises devant le manoir de Ribbesford (Worcestershire)

**Traversée de la Manche en canoë
les 16-18 septembre 1941**

**WE ESCAPED FROM FRANCE BY
CANOE
by Pierre LAVOIX**

**Récit paru dans la revue LIFE du 27
octobre 1941**



On Sept 18, five young french boys landed in England afterhaving escaped from German occupied France in two canoes. It took them 30 hours to cross the dangerous English Channel. The story of their marvel escape is told by Pierre, their curly haired 19-year old leader (inset). Pierre surname and those of his companions have been omitted for the sake of relatives still living in Occupied France.

After the armistice, when General De Gaulle urged our people to fight on, we all had the same idea but we didn't quite see how we were going to England. Jean and I wondered if we could get across in our canoe. We expected our parents to make a fuss, but they thought the idea so crazy they didn't bother.

Last May our plans began to take shape. I took on the organization of the trip while Christian collected maps, charts, navigation instruments and data. Jean and I had one canoe. Reynold got hold of another one for only 300 francs because it had a huge hole in it. As the Germans had instructions to be pleasants with the local people, Reynold became friendly with a Nazi motorboat crew who gladly helped him to repair the canoe. It took us six weeks to make the canoes sea-worthy and then Reynold and I tested them up and down the coast while

Guy and the others walked along the cliffs, timing us and making noisy jokes so that the Germans would get used to seeing us playing together. We guessed we could make the crossing in 15 hours.

The next thing was to collect food and water and wait for a calm seas. We had 20 lb. of bread, 75 soldier's ration biscuits stolen from the Nazi stores, a homemade French flag, a service rifle and 40 rounds of ammunition "borrowed" from a surrendered arms dump at Nazi headquarters. The day we decided to leave we buried our stores in the sand near my canoe. That night at 9 - an hour after curfew - we sneaked out of our bedrooms windows. Each of us left the same message pinned to his pillow: "Chers Parents - I have gone to join General De Gaulle".

All of us dropped suddenly flat behind some sand dune when we heard sounds - the Nazi patrol of eight men. we had an hour before they would come tramping back; according to plan, we rushed the to canoes to the water's edge, quietly stowed everything away and pushed off from France. Reynold was alone in his single seater. The rest of us were in my big canadian canoe.



We set our course by my grandfather's compass which I borrowed from my grandmother before we left. She smiled a little when she gave it to me and only said "For your trip to De Gaulle".

We paddled hard for 15 minutes to get out of sight. We were lucky because the wind was dead behind us, so we lashed Reynold's canoe alongside, hoisted our sail and were soon making eight knots towards England. We dared not risk using a torch to see the compass so Christian directed us by the stars. Owing to an error in navigation, however, we were again running close to the French coast by 2 o'clock. So we took new bearing and headed once more towards England.

At 3 a.m. we heard the roar of engines. Frantically we dropped our sail and lay flat. Two hundred yards away, a German E-Boat shot through the water. Suddenly their searchlight picked

us out. But a few seconds later the light flashed off and the sound of their engines died away.

As day broke, we were all panting for a drink. We got out three military water bottles and a petrol tin which was also filled with drinking water.

We made our breakfast of water and some bread and especially enjoyed the bread when we remembered how we had procured it.

My brother Jean had gone to the baker with a gang of his friends who were fetching their families bread rations. The lads started a heated argument about whom should be served first and while the baker was dealing with them, Jean put his hand around the end of the counter and grabbed a handful of bread coupons.

We kept time by Christian's alarm clock. It is rusty from sea water now, but Christian is keeping it until after the war in case the makers feel like giving him a new one. True to his name, he also brought a large bible with him.

The sea was getting choppy and we had to lighten our load so we threw the rifle and ammunition overboard. As we were shipping water, we bailed constantly for about nine hours. By one in the afternoon I had been steering or paddling for 13 hours. Suddenly I was horribly sick and just fell into the bottom of the boat and slept for three hours in 3 inches of water.

We had hoped to reach England by about five in the afternoon but we had lost time and so we realized we had another night before us. I risked standing up to peer ahead for the English coast. There was a dark line – it must be a cloud. I sat down without saying anything to the others. For half an hour, I watched the minute hand of the clock plod around before I dared look again. This time I could see the cliffs clearly. I told it to the others and in turn each of us got up to look. Then we suddenly heard the sound of an earplane engine. It was a spitfire and it circled around us within 50 feet of the water before disappearing.

The wind sprang up again and though it wasn't quite on our course I thought we needed rest from paddling. An hour later I knew I had made a mistake – I could see a motorboat on the horizon which had obviously been sent by the Spitfire to look for us, but it was ten kilometers off and we were right in the

sunset without hope of being seen. The sea was getting rougher and we were getting colder, but at the sunset I saw the cliffs straight ahead. Reynold was looking played out – he has been paddling steadily for 20 hours except for an occasional tow, so we changed places.



CHRISTIAN, AGED 17

As it was getting dark, I noticed Christian picked a soggy packet from the bottom of the canoe and smiled faintly: “*I was going to take my baccalaureate next month, but I have just escaped in time – these are some of my books*”.

I told General De Gaulle the story later and he said Christian could take is “bacho” here in England. Christian face fell when *Le Général* told him that.

I was getting alarmed now because the coast ahead was rocky, our canoes were fragile and I was sure the beach was mined. We paddled on until 4. Blearly, i saw a big bank of black clouds ahead. I realised it was a big black cliff just in time. “Hold it!” I yelled. We paddled seaward again, pulled the canoes around on the leeside and clutched the slippery rocks with numbed fingers. One by one, we heaved ourselves out. Each time we all laughed weakly because as soon as anyone set his feet down on the rocks, his legs gave way and he folded into helpless heap. We staggered across the rocks; everything seemed to be swinging around us – cliffs, sea and rocks whirled about us in a devilish jig. Finally we huddled as close as we could and sank into sleep.

The warmth of the sun awakened us. We were about half a mile offshore on a long tongue of rock. It seemed better to took our canoes farther in but we found the big one had been smashed against rocks overnight so, clutching our french flag, we scrambled exhaustedly over the rocks. Suddenly a gruff voice shouted “Halt!” . We gaped at a woman with very short skirt holding a rifle. I knew the British were expecting an invasion but I didn’t think the coast guard would be kept by tough women in short skirts. We approached and then I shouted to the others: “It’s a kilted Scottman!”.

He spoke perfectly french and soon realised there was no danger from us.

He took us to a cottage were they gave us hot tea. Then two police cars came along and we were taken off to the Police station were they gave us hot baths, dry clothes and a rest before going to London.



CHURCHILL toasted them after they arrived in London. Boys are left to right Pierre 19, Jean 16, Reynold 17, Guy 16, Christian 17. only lower part of Guy's face is visible.

<https://books.google.fr/books?id=jU4EAAAAMBAJ&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=true>

Nous avons fui la France en canoë

Récit de pierre LAVOIX

Paru dans LIFE le 27 octobre 1941



Le 18 septembre, cinq jeunes français ont débarqué en Angleterre en canoë, après s'être enfuis d'une France occupée par les allemands. Il leur a fallu 30 heures pour franchir la dangereuse Manche. Pierre, leur chef de 19 ans aux cheveux bouclés (voir photo), nous raconte l'histoire de leur prodigieuse évasion. Nous avons omis de mentionner les noms de familles

de Pierre et de ses compagnons afin de préserver leurs proches qui vivent encore en France occupée.

Après l'armistice, lorsque le Général de Gaulle exhorta notre peuple à poursuivre le combat, nous avons tous eu la même idée, mais nous ne savions pas trop comment nous rendre en Angleterre. Jean et moi nous demandions si nous pouvions faire la traversée en canoë. Nous nous attendions à ce que nos parents fassent des histoires, mais ils trouvaient l'idée si folle qu'ils ne s'en préoccupèrent pas.

En mai dernier, notre plan commençait à prendre forme. Je pris en charge l'organisation du voyage tandis que Christian récupérait les cartes terrestres et maritimes, les instruments de navigation, et les données. Jean et moi disposions d'un canoë. Reynold s'en procura un autre pour seulement 300 francs car il avait un énorme trou dedans. Comme les allemands avaient pour consigne de se montrer plaisants avec les populations locales, Reynold sympathisa avec un équipage nazi responsable d'un canot automobile. Ceux-ci l'aidèrent bien volontiers à réparer le canoë. Cela nous a pris 6 semaines pour remettre les canoës en état de naviguer. Ensuite, Reynold et moi avons parcouru la côte en long et en large pour les tester, pendant que Guy et les autres marchaient le long des falaises, occupés à nous minuter et à faire de grosses blagues pour que les allemands s'habituent à nous voir nous amuser ensemble.

Nous avons estimé que nous pouvions effectuer la traversée en 15 heures.

L'étape suivante fut de rassembler/ collecter de la nourriture et de l'eau, et d'attendre que la mer se calme. Nous avons 9 kg de pain, 75 biscuits de rationnement militaires/pour soldats volés dans des entrepôts/ réserves nazi(e)s, un drapeau français fait main, un fusil de guerre et 40 cartouches "empruntées" dans un dépôt d'armes qui avait été remis à un quartier général nazi. Le jour où nous avons décidé de partir, nous avons enterré nos provisions dans le sable, près de mon canoë. Cette nuit-là, à 21 heures (une heure après le couvre-feu) nous sommes sortis furtivement par les fenêtres de nos chambres. Chacun de nous avait laissé le même message accroché à son oreiller: " Chers parents [en français dans le texte], je suis parti rejoindre le Général de Gaulle."



Nous avons tous plongé subitement ventre au sol, derrière des dunes de sable, au moment où nous avons entendu des bruits; une patrouille nazie de huit hommes. Nous avons une heure devant nous avant qu'ils ne reviennent marteler le pavé,

d'après nos prévisions. Nous avons poussé vivement/ rapidement les canoës à la mer, nous y avons tout chargé dans le calme et nous nous sommes éloignés des côtes françaises. Reynold était seul dans son canoë pour une personne. Nous autres, étions dans mon grand canoë canadien.

Nous calculions notre cap grâce à la boussole de mon grand-père que j'avais empruntée à ma grand-mère avant notre départ. Elle avait un peu souri en me la donnant et avait dit: "Pour ton voyage vers de Gaulle".

Nous avons pagayé dur pendant 15 minutes pour être hors de vue. Nous avons de la chance parce que nous n'avons pas de vent dans le dos, alors nous avons attaché fermement le canoë de Reynold le long du mien, nous avons hissé notre voile et assez vite, nous nous sommes dirigés vers l'Angleterre à la vitesse de huit nœuds. Nous n'avons pas osé prendre le risque d'utiliser une torche pour voir la boussole, alors Christian nous a dirigés grâce aux étoiles. Cependant, en raison d'une erreur de navigation, nous étions encore proches des côtes françaises

avant deux heures du matin. Alors, nous avons pris un nouveau relèvement au compas et nous nous sommes dirigés à nouveau vers l'Angleterre.

A trois heures du matin, nous avons entendu le ronronnement d'un moteur. Nous étions dans tous nos états, nous avons baissé notre voile et nous sommes allongés au fond des bateaux. A deux cents mètres de là, un sous-marin allemand venait d'émerger. Tout à coup, leur projecteur nous repéra. Mais quelques secondes plus tard, leur projecteur s'éteignit et le bruit de leur moteur mourut au loin.

A l'aube, nous étions tous à haleter, tant la soif nous tenait.

Nous avons sorti trois bouteilles d'eau militaires et un bidon d'essence qui était également rempli d'eau potable.

Nous avons pris notre petit-déjeuner avec de l'eau et un peu de pain, et nous avons apprécié encore plus le pain en nous souvenant comment nous nous l'étions procuré.

Mon frère Jean était allé chez le boulanger avec une bande de copains venus chercher les rations de pain de leurs familles.

Nos compères s'étaient mis à se disputer pour savoir qui devait être servi le premier, et tandis que le boulanger s'occupait d'eux, Jean passa la main au bout du comptoir et attrapa une poignée de coupons pour le pain.

Nous suivions l'heure sur le réveil de Christian. L'eau de mer l'a fait rouiller depuis lors, mais Christian va le garder jusqu'après la guerre au cas où il prendrait aux fabricants de lui en donner un neuf. Fidèle à son prénom, il avait emporté une grosse Bible avec lui.

La mer devint un peu agitée et nous avons dû alléger nos embarcations, alors nous avons jeté le fusil et les munitions par dessus bord. Comme nous prenions l'eau, il nous a fallu écoper sans interruption pendant environ neuf heures. Avant une heure de l'après-midi, j'avais déjà barré et pagayé pendant treize heures. Tout à coup, je fus affreusement malade et je m'affalai au fond du bateau et dormi pendant trois heures dans 7.5 centimètres d'eau.



CHRISTIAN, AGED 17

Nous avions espoir d'atteindre l'Angleterre avant cinq heures de l'après-midi, mais nous avons perdu du temps et nous nous sommes rendus compte qu'une autre nuit de

traversée nous attendait. Je me risquai debout, cherchant de mon regard inquiet la côte anglaise au loin. Il y avait là une ligne noire; ce devait être un nuage. Je m'assis, ne disant rien aux autres. Pendant une demi-heure, je regardai la grande aiguille du réveil faire son tour, avant d'oser jeter à nouveau un œil à l'extérieur. Cette fois-ci, je pus voir clairement les falaises. Je le dis aux autres et, à tour de rôle, chacun se leva pour voir. Puis tout à coup, nous entendîmes un bruit de moteur d'avion. Il s'agissait d'un Spitfire qui tournoyait autour de nous à 15 mètres au-dessus de l'eau, avant de disparaître. Le vent se leva brusquement, et bien qu'il n'allât pas vraiment dans notre sens, je me dis que nous avions besoin d'arrêter de pagayer. Une heure plus tard, je savais que j'avais fait une bêtise: je pouvais voir à l'horizon un canot automobile qui avait, bien évidemment, été envoyé à notre recherche par le Spitfire. Mais il était à dix kilomètres de distance et nous étions en plein dans le coucher de soleil, sans espoir d'être vus. La mer était de plus en plus agitée et nous commençons à avoir de plus en plus froid, mais au moment où le soleil se couchait, je vis les falaises droit devant. Reynold avait l'air éreinté; il avait pagayé sans interruption durant vingt heures (à part quand nous le remorquions à l'occasion), alors nous avons échangé nos places.

Alors qu'il commençait à faire nuit, je remarquais que Christian avait pris un paquet tout trempé dans le fond du canoë et qu'il souriait légèrement: "Je devais passer mon baccalauréat le mois prochain, mais je viens juste de m'échapper à temps, voici quelques-uns de mes livres". Plus tard, je racontai l'histoire au Général de Gaulle et il dit à Christian qu'il pourrait passer son "bacho" [en français dans le texte] ici en Angleterre. Christian eut l'air déconfit quand *le Général* [en français dans le texte] le lui annonça.

Je commençais désormais à m'inquiéter parce que la côte devant nous était rocailleuse, nos canoës étaient fragiles et j'étais sûr que la plage était minée. Nous avons continué à pagayer jusqu'à seize heures. Le regard trouble, je vis un gros amoncellement de nuages noirs droit devant. Je me rendis compte à temps qu'il s'agissait d'une grande falaise noire. "Attendez !", hurlais-je.

Nous avons pagayé à nouveau en direction de la mer, en faisant pivoter les canoës pour être sous le vent, et nous nous sommes agrippés aux rochers glissants avec nos doigts engourdis. Un par un, nous nous sommes hissés hors des bateaux. A chaque fois, nous rigolions faiblement car, dès qu'un de nous posait le pied sur les rochers, ses jambes flanchaient sous lui et il s'effondrait comme une masse, incapable de retendre ses jambes. Nous avons traversé les rochers en chancelant, tout semblait osciller autour de nous: falaises, mer et rochers tournoyaient autour de nous dans une gigue diabolique. Finalement, nous nous sommes blottis le plus près possible les uns des autres et nous avons sombré dans un profond sommeil.

La chaleur du soleil nous réveilla. Nous étions sur une longue bande/langue de terre rocheuse, à 800 mètres environ du littoral. Nous étions d'avis qu'il aurait mieux fallu tirer nos canoës un peu plus dans les terres, mais nous venions de découvrir que le grand canoë avait été fracassé contre les rochers durant la nuit, alors nous saisissant de notre drapeau français, nous nous sommes aidés des pieds et des mains pour avancer péniblement sur les rochers. Soudainement, une voix bourrue a crié: "Halte!". Bouche bée, nous avons vu une femme vêtue d'une jupe courte et tenant un fusil. Je savais que les britanniques s'attendaient à une invasion, mais je ne pensais pas que les postes de gardes-côtes seraient tenus par des femmes robustes en jupes courtes. Nous nous sommes approchés l'un de l'autre et ensuite, j'ai crié aux autres: "C'est un écossais en kilt!".

Il parlait parfaitement le français et se rendit vite compte que nous ne représentions aucun danger.

Il nous a emmenés dans un cottage où on nous a servi un thé chaud. Puis deux voitures de police sont arrivées, et on nous a emmenés au poste de police où nous avons pu avoir des bains chauds, des vêtements secs et du repos, avant de poursuivre notre route vers Londres.



Churchill leur porta un toast après leur arrivée à Londres. De gauche à droite, les garçons se nomment Pierre (19 ans), Jean (16 ans), Reynold (17 ans), Guy (16ans), Christian (17 ans), Seule la partie inférieure du visage de Guy est visible.

Deuxième récit

Récit de Jean-Paul LAVOIX

Ecrit en 1945

Nous étions depuis le début de la guerre mes deux frères, mes deux sœurs et moi réfugiés avec ma mère sur une petite plage de la côte Picarde.

L'invasion nous y surprit et nous y bloqua.

Nous subîmes alors l'occupation allemande et comme notre coin était une station balnéaire dont le nombre d'habitants était réduit du fait de la guerre, les Boches se montrèrent tels qu'ils étaient, tout dépourvus de ce vernis de courtoisie qu'ils affectèrent dans les villes.

Leur vue nous était insupportable et c'était pour nous, les "jeunes", un véritable supplice de les voir et de constater le manque de réaction sur la plus grande partie des "vieux", qui s'entendaient à doucher notre enthousiasme pour le général de Gaulle qui continuait la lutte.

C'est seulement à partir du printemps 1941 que commencèrent des préparatifs actifs.

Nous avions un canoë du type canadien trouvé sur la plage au moment de la débâcle, que nous avions entretenu jusque-là, quelques pagaies chipées aux Boches ainsi qu'une voile trouvée sur la plage.

Dès le mois de mai nous commençâmes les préparatifs et l'entraînement, mon frère et moi ainsi que Christian RICHARD.

Christian était le fils d'un propriétaire de villa dans le village, que nous avions connu à un cours secondaire, réfugié dans le pays au début de la guerre et qui venait faire du canot avec nous.

Nous ne le considérions pas comme le troisième d'une éventuelle traversée, car ce n'est que plus tard qu'il se décida, au mois de juillet, alors que mon frère Pierre, absorbé par son travail, commença à relâcher son ardeur et ses préparatifs.

Arrive Reynolds.

Reynolds est un Parisien, ou plus exactement un Saint-Denissois qui, venu sur de fausses indications pour passer la Manche, acheta une épave, canoë très abîmé trouvé par des pêcheurs, qu'il gara chez nous et que mon frère aida à réparer, ce qui lui influa une ardeur nouvelle, et la question du départ revint sur le tapis.

Mais il n'était pas question de partir avec Reynolds.

Ce furent les circonstances qui nous amenèrent à partir avec lui.
Un camarade qui devait partir avec Reynolds se dégonfla lors des essais et Reynolds resta sur le carreau.
C'est alors que commença à être décidé le départ en commun et à ce moment, le grand Richard se décida à venir, influencé par Reynolds et par des raisons personnelles.
Mais il manquait un coéquipier pour le canoë de Reynolds.
Il fut décidé d'emmener le jeune Richard qui avait fait un peu de canot aux essais du canot noir, je dis le canot noir car celui-ci avait été recouvert de goudron pour éviter toute fuite tandis que le nôtre était de la couleur de tous les canoës.
Mais la mer sur ces entrefaites devint excessivement mauvaise et, entre temps, papa décida de nous rappeler à Douai, notre ville natale. Nous devons partir le 17 septembre 1941 pour regagner Douai.
Or, grâce au ciel, le 16 la mer se remit bien, c'est-à-dire redevint à peu près calme ;
le vent était d'est, c'est-à-dire on ne peut plus favorable ;
le départ fut décidé pour le soir et, tandis que les camarades préparaient les provisions, nous, nous préparions le départ de la famille pour le lendemain.
Un mot maintenant sur nos bagages.
Nous avions d'abord comme instrument de bord deux boussoles, une par canot, une montre et un réveil.
La montre ne nous servait pas car elle se détraqua dès le départ.
Nous avions sept pagaies simples pour cinq soit deux de rab en cas d'accident ou de perte et chaque canot avait sa voile.
Je ne compte pas les sièges qui sont une partie du canot.
Nous avions comme arme un lebel et 45 cartouches emportés par Reynolds et qui, en aucun cas, n'aurait pu nous être utiles et plusieurs couteaux.
Nous avions un sac pour Pierre et pour moi, un sac de scout contenant pull over et chaussettes pour nous protéger du froid et nos quelques provisions, du sucre que j'avais économisé sur mon déjeuner, et des biscuits de soldat que Pierre avait économisé sur le sien.
Les autres apportèrent du pain, du sucre, du beurre et des rillettes.
Il y avait notamment 10 kg de pain dont les tickets avaient été trouvés par des moyens plus ou moins légaux car tout était rationné.
Reynolds avait son sac de scout, Christian sa valise avec une serviette contenant ses chers livres, Guy son sac du type des sacs de matelots, plus le sac contenant les provisions, le tout réparti entre les deux canots + 14 litres d'eau.

L'un des canots se trouvait sur la plage, le nôtre dans notre cour, les paquets dans une maison voisine.

Le soir sous prétexte du déménagement, Pierre et moi nous avons trifouillé dans la cour, rentrant et sortant, puis nous étions rentrés une bonne fois, ressortant par la fenêtre.

J'attendis d'abord Pierre un moment sous le hangar dans la cour, puis avais aidé les autres à porter le premier canot à la mer.

Nous avons d'abord dû porter les paquets jusqu'au canot qui était sur la plage, puis le canot à la mer, en tout 500 mètres à parcourir sur une plage sur laquelle n'existe aucun rocher où se dissimuler et par une nuit parfaitement claire, le poste côtier allemand n'était pas à 200 mètres.

Puis nous revenons aux villas, toujours à découvert, prenons le deuxième canot, allons jusqu'à la mer, nous reposant de temps à autre, toujours sans être repérés.

Enfin nous voici au bord de l'eau, nous poussons les canots à la mer et embarquons.

Horreur la mer est phosphorescente mais il n'était plus temps de reculer.

Vous savez sans doute ce que c'est que le phénomène de la phosphorescence qui se produit sur cette partie de la côte les beaux jours et qui est provoqué par des milliards de protozoaires qui semblent faire une gerbe d'étincelles dès qu'on touche la mer.

De ce fait, chaque canot laissait derrière lui un sillage lumineux d'au moins 25 mètres et chaque coup de pagaie déclenche des gerbes.

Alors pagayant à toute pompe nous nous sommes mis le plus rapidement possible hors de la portée des mitrailleuses côtières allemandes.

Malgré cela les Allemands ne nous aperçurent pas.

Jusque là tout avait été bien, mais alors commencèrent les minutes pénibles de l'expédition, minutes qui devaient durer trente heures.

En effet, la mer commença à se creuser et quelques lames à déferler car nous n'avions pas tenu compte de ce que le vent était d'Est.

La côte protégeait sur le bord la mer du vent, mais une fois au large le vent, un instant contrarié par les dunes, reprenait le dessus.

Pendant plusieurs heures nous avons pagayé tous de notre mieux et essuyant de temps à autre un paquet de mer, ne nous perdant jamais de vue, nous accostant de temps en temps pour écopier le fond avec de vieilles casseroles emportées, puis repartant.

La mer était très mauvaise et Pierre notre capitaine, et en réalité le chef de notre expédition, attrapa le mal de mer, nous pliâmes alors notre voile, prîmes le deuxième canot en remorque et nous dirigeant

sur les étoiles, la boussole et les projecteurs de Boulogne, nous avons navigué ainsi.

A l'avant de notre canot, adossé au mât je somnolais tenant la voile derrière moi.

Christian dirigeait, tenant aussi la voile.

Cette nuit-là il faut le reconnaître il sauva la situation.

Derrière lui, Pierre malade dormait, dégueulant de temps en temps ; dans le deuxième canot, Guy à l'avant devait dormir et Reynolds tenait la barre.

Alors commença une traversée monotone, toujours la même mer, les mêmes rouleaux, les mêmes vagues déferlantes qui, dans la nuit, nous abordaient sournoisement et de temps en temps une lame qui nous douchait et nous gelait.

Pour faire nos nécessités nous avions une casserole , et de temps en temps l'un de nous la réclamait, mais moi, à l'avant, le corps engagé sous le pontage fermé par une toile destinée à me protéger, mais qui en réalité ne faisait que retenir l'eau qui me tombait goutte à goutte sur les jambes et m'empêchait de remuer, je lâchais tout dans mon froc, vous pensez, du liquide à 37°, cela me réchauffait, mais le plus beau c'est après, cela coulait dans le fond du bateau et arrosait les biscuits.

C'est peut-être un peu cru mais c'est vrai.

Au cours de la nuit nous avons vu ou entendu deux vedettes allemandes.

Comment nous les avons évitées et quand nous les avons rencontrées je ne saurais le dire.

Puis la lune apparut, jetant sur la mer une clarté blafarde et sinistre qui donnait un peu plus d'horreur à notre situation, jusqu'au petit jour ce fut un véritable cauchemar.

Enfin vint le jour et la délivrance.

Mais à ce moment, un ronronnement accompagné de sifflement, ce signe si caractéristique des avions allemands.

Il fallut baisser la voile.

Nous nous reposâmes quelques instants, grignotant quelques biscuits et croquant quelques morceaux de sucre.

Puis vérifiant notre direction sur la boussole nous reprîmes notre marche.

Jusqu'au lever du soleil tout se passa sans incident.

Quand celui-ci se leva enfin, nous nous aperçûmes qu'il se levait sur une côte, la côte française...

Peu d'instant après, celle-ci disparaissait complètement.

Il devait être alors 8h.

A partir de ce moment nous étions complètement isolés devant la mer, derrière la mer, à droite et à gauche toujours la mer, une mer moutonnante et resplendissante sous le soleil du matin.

Vers 9 à 10h du matin, c'était le mercredi 17 septembre 1941, nous aperçûmes à l'horizon une barre de nuages qui nous fit supposer qu'une terre se trouvait là.

Alors chaque canot mit sa voile, et naviguant de concert, nous piquâmes vers l'horizon à bonne allure.

A ce moment, eurent lieu quelques changements dans les équipages, Pierre et Christian passèrent sur le canot noir et Reynolds et Guy dans le grand.

Puis Pierre revint et Reynolds réintégra son canot.

Malgré ces changements notre voyage continua à bonne allure et pendant ce temps les nuages prenaient une forme incurvée qui nous fit penser de plus en plus à une côte.

Puis apparurent des mouettes, un peu plus tard des hirondelles de mer.

Et vers midi, une ligne sombre et indécise se montra à l'horizon c'était l'Angleterre.

De midi à 3 heures, grignotant de temps en temps un biscuit ou croquant un sucre, nous fonçâmes à travers les lames à toute vitesse marchant tantôt à la voile, tantôt à la pagaie, quelquefois avec les deux.

A trois heures nous avons atteint le point le plus rapproché que nous ayons atteint ce jour-là de la côte anglaise.

Nous distinguions les maisons, les arbres et je crus même voir des autos.

A ce moment, au loin passa un bombardier à une altitude assez faible. Il ne vous vit pas, étant très éloigné et jusqu'à six heures nous ne pûmes avancer d'un millimètre pour atteindre cette côte car le vent et les courants étaient contre nous.

Cette côte était le Dungeness.

Pierre le chef de l'expédition voulut piquer alors sur Hasting.

C'est à ce moment qu'une sorte de mutinerie se produisit à bord et j'étais malheureusement parmi les mutins.

Voilà ce qui se passait, à notre gauche nous distinguions une côte qui disparaissait à un moment et qui réapparaissait plus loin.

. Je n'avais pas vu la côte qui réapparaissait et étant fatigué et trempé, je craignais, ne voyant toujours pas la côte en question d'être déporté en haute mer en haute mer. C'est pourquoi, je voulais continuer à mettre cap sur Dungeness

Les deux Richard étaient de mon avis, Reynolds était de l'avis de Pierre, mais fatigué, n'osait trop rien dire.

Alors voici ce qui fit Pierre, il nous laissa nous fatiguer contre le Dungeness.

Puis quand au bout d'une demi-heure nous fûmes crevés, il mit la voile et nous dirigea vers la côte qui était à notre gauche.

Depuis un moment d'ailleurs nous avions jeté par dessus bord l'eau, les pains, le fusil, les cartouches et la voile du second canot qui nous avaient paru un moment inutiles.

A ce moment un Spitfire passa au-dessus de nous, nous repéra sans doute et vira sur nous.

A ce moment, l'espoir nous revint, espérant en du renfort alerté par l'avion, mais rien ne vint.

Nous piquions alors sur le creux d' Hastings quand nous vîmes une vedette au mouillage en face de la pointe de Beachy, sur le pont nous distinguions les pilotes dans le cockpit, à moins de 500 mètres, il vira aussi et disparut, alors baissant la voile nous repartîmes à la pagaie.

Puis quand la nuit vint, nous nous dirigeâmes sur les étoiles puis, fatigués, nous nous installâmes dans les canots en essayant de dormir. Nous étions là, nous balançant au gré des flots depuis un certain temps quand soudain, l'une de nous cria :

"les projecteurs".

En effet, trois projecteurs à une distance relativement peu éloignée dressaient leurs faisceaux lumineux dans la nuit.

Démarrer fut l'affaire d'un instant.

Puis un à un ils s'éloignèrent.

Gardant la distance sur les étoiles, nous avons continué pendant un moment.

Avec une grosse lampe de poche que nous avions emporté, nous faisons des signaux morse le V... et S.O.S, rien ne nous répondit, alors nous nous recouchâmes au fond des canots.

Puis plus tard un de nous réveillé aperçut la côte dans l'obscurité.

Alors nous recommençâmes à pagayer, nous peinions sur nos avirons, mais notre peine fut couronnée de succès.

Après une lutte épuisante contre le courant, nous approchons de la côte, alors là nous nous trouvons sur des rochers, nous sommes obligés de chercher une passe et enfin nous touchons terre, nous la touchons, nous débarquons, et à ce moment nous nous apercevons que nous ne tenons plus sur nos jambes.

Cependant réunissant nos forces, trébuchant dans les rochers à chaque pas, nous réussissons à remonter les paquets hors de portée de la mer.

Nous mangeons les quelques provisions qui nous restent, nous allons rechercher les canots, les apportons là, puis nous nous couchons sur les rochers.

Le jour se levant, toutes ces manoeuvres nous les avons faites avec la grosse torche électrique et personne ne nous a vu ou aperçu, alors nous nous sommes couchés et endormis.

Nous étions en Angleterre.

Le cauchemar était terminé.

Au bout de plusieurs heures nous nous réveillons un à un, nous déjeunons de quelques morceaux de sucre, faisons un brin de toilette puis, regardant notre position, nous apercevons à une centaine de mètres la digue du port d'Easbourne.

Mais à ce moment, nous nous apercevons que le canot noir est troué, alors deux équipes se forment, Reynolds et Pierre dans le canot intact avec les bagages, Guy, Christian et moi continuons par la plage allant vers la ville.

Bientôt des ouvriers nous interceptent, et voyant le bateau qui à peu de distance en mer a notre pavillon hissé pour la circonstance, ils nous identifèrent de suite, nous emmenèrent dans un hangar situé près de là et nous offrirent de quoi nous restaurer.

Peu de temps après arrive un car de police dans lequel on nous installe avec une couverture bien chaude.

Pendant ce temps, le canot continue sa route paisiblement quand les deux membres de l'équipage s'entendent interpellés.

Ils regardent et voient une jupe, ils se disent ce n'est rien, c'est une femme, mais regardant de plus près ils reconnaissent un lieutenant écossais.

Ils accostent alors et sont embarqués dans notre car qui vient d'arriver.

On nous conduit au poste de police où nous sommes restaurés et où nous prenons une douche qui paraît agréable au possible.

Nous passons la journée à être interrogés et admirablement soignés, vêtus d'immense habits de policiers anglais, deux costumes auraient suffi pour nous cinq.

Nous passâmes la journée et la nuit à Esbourne, puis le lendemain matin toujours dans le car de police on nous conduisit à Londres.

Londres, nous n'en vîmes rien les premiers jours car on nous conduisit bel et bien dans un camp de concentration, ce camp appelé Patriotic Schule est un ancien couvent transformé pour les besoins de la cause.

On y est très bien, mais il y manque la liberté et l'on s'y ennuie à mourir.

C'est là que sont concentrés tous les gens arrivant en Angleterre jusqu'à ce que leur identité soit vérifiée.
De là nous allâmes voir le général de Gaulle et monsieur Churchill.
Puis nous passâmes une nuit à Londres et partîmes au repos dans une petite ville d'Angleterre où nous fûmes partout merveilleusement accueillis.
Nous pouvons résumer en disant que l'accueil qui nous a été fait partout a été bien au-dessus de tout ce qui nous avions espéré.
Et nous avons pu constater que l'entente cordiale existait toujours, ce qui ne peut être que de bonne augure pour l'avenir des deux grands peuples. .

Second narration

by Jean-Paul LAVOIX

Writed in 1945 in French

Translation by Hugues Lavoix

From the beginning of the war, we, my two brothers, my two sisters and I had taken refuge with my mother in a small beach-station on the coast of Picardy.

The invasion surprised and blocked us there.

So, we underwent the German occupation, and as our place was a seaside resort with a very few number of inhabitants because of the war, Boches were showing themselves in their true way, utterly deprived of this varnish of courtesy which they affected in the cities. Their sight was unbearable for us and we, the "young people", had a true torment to see them and note the lack of reaction on most of the "old men", who were quick at cooling our enthusiasm for General de Gaulle who continued the fight.

It is only since spring 1941 that we started active preparations.

We had a canoe of the Canadian type found on the beach at the time of the rout, which we had maintained until there, some paddles robbed from the Boches as well as a sail found on the beach.

From the beginning of May we began the preparations and the training, my brother, I as well as Christian RICHARD.

Christian was the son of a villa'owner in the village, and we had known him at school. He had taken refuge in the country at the beginning of the war and used to do some boat with us.

We didn't regard him as the third of a possible crossing, and it is only later than he made his decision, in July, whereas my brother Pierre, at that time busy with his work, began to slacken his zeal and his preparations.

Then came Reynolds

Reynolds is a Parisian, or more exactly a Saint-Denissois who, came by some false indications to pass the Channel, bought a wreck, a canoe very damaged find by some fisherman. He parked it on our premises and my brother helped him to do the repairs, which gave him a new zeal, and so, the matter of the departure came back up for discussion.

But we had not yet the idea of leaving with Reynolds.

In fact the circumstances led us to leave with him.

A comrade who was to leave with Reynolds had chickened out during the tests and Reynolds stayed laid out.

It is at this time that we thought of a joint departure and in the same time, the eldest of the two Richard brothers (Christian) decided to come, influenced by Reynolds and personal reasons.

But we were missing a fellow-member for the canoe of Reynolds.

We decided to bring with us the young Richard who had done a bit of boating while testing the black canoe. I say the black canoe because this one had been covered with tar to avoid any kind of leaking while ours had the usual colour of other canoes. But at that time, the sea became excessively bad and, meanwhile, dad decided to recall us to Douai, our birthplace. We were to leave on September 17th, 1941 to go back to Douai.

However, thanks to the sky on the 16th, the sea went back well, i.e. became again almost quiet; the wind was from east, i.e. the better we could have;

the departure was decided for the evening and, while the comrades were making ready the provisions, we, we were preparing the family's departure for the next day.

Now, A word about our luggage.

First we had as instruments of navigation, two compasses, one for each boat, a watch and an alarm clock.

The watch came to be of no use for us because it was ruined from the beginning.

We had seven simple paddles for five of us which meant two spares in case of accident or of loss and each boat had its sail

I do not count the seats which are part of the boat.

As weapons, we had a Lebel and 45 cartridges carried by Reynolds that anyway could never have been of any use for us, and several knives.

We had a bag for Pierre and me, a scout bag a containing sweater and socks to protect us from cold and our few provisions, some

sugar that I had spared from my lunch, and some soldier's biscuits that Pierre had spared from his.

The others brought bread, sugar, butter and rillettes.

There were in particular 10 kg of bread whose tickets had been found by more or less legal means because everything was rationed.

Reynolds had his scout's bag, Christian had his suitcase with a briefcase containing his dear books, Guy had a bag of the sailor's bag kind, plus the bag containing the provisions. The whole was distributed between the two boats with 14 litres of water in addition

One of the boats was on the beach, ours in our yard, the luggage in a house nearby.

The evening, under pretext of the removal, Pierre and I we had stayed in the yard, returning and outgoing, then we had returned the last time, and got out by the window.

First, I awaited Pierre some time under the hangar in the yard, then I helped the others to carry the first canoe to the sea.

We first had to carry the luggage toward the boat which was on the beach, then to carry the boat within reach of the sea, on the whole it was 500 metres to cross on a beach where no rock existed to hide and by a night perfectly clear, with the German station coastal being less than 200 metres away.

Then we came back to the villa, always without any hiding, we took the second boat, and went toward the sea, with some time of rest, always without being located.

At last, we are near the water, we pushed the boats at the sea and we embark.

Horror! The sea is phosphorescent but it was no more time to move back.

Undoubtedly, You know that this is a phenomenon of phosphorescence which happens on this part of coast on the beautiful days and which came from billions of protozoon which make as a shower of sparks as soon as one touch the sea.

So each boat was leaving behind her a luminous wake of at least 25 metres large and each blow of paddle started sheaves.

Then paddling at the most we could we put ourselves as soon as possible out of the range of the German coastal machine-guns. In spite of that the Germans did not see us.

Until now, all had been well, but then began the painful minutes of the expedition, minutes which were to last thirty hours.

Indeed, the sea started to grow hollow and some waves to break because we had not taken account of the fact that the wind was blowing from East.

Near the coast the sea was protected from the wind, but once in the open sea, the wind, a time stopped by the dunes, was taking over again.

During several hours we have paddled in our best way, meeting at time with big masses of water, never losing each other from sight, and accosting together from time to time to bail out the bottom with some old pan that we had brought, then leaving again.

The sea was very bad and Pierre, our captain, and actually the head of our expedition, got sea-sick. Then we folded our sail, took the second boat in trailer and using for direction the stars, the compass and the projectors of Boulogne, we sailed thus.

At the head of our boat, leaned against the mast I drowsed, holding the sail behind me.

Christian was steering, also holding the sail.

That night, one should agree that he saved the situation.

Behind him, Pierre, sick, was sleeping, vomiting from time to time.

In the second boat, Guy at the front was probably asleep and Reynolds held the bar.

Then started a monotonous crossing, always the same sea, the same rolling waves, the same breaking waves which, in the night, approached us cunningly and from time to time a wave which soaked and froze us.

To make ours need we had a pan, and from time to time one of us asked for it, but I, at the front, the body engaged under the closed deck by a piece of fabric intended to protect me, but which actually was merely keeping the water which then felt drop at a drop on my legs and prevented me of any move, I released all in my trousers... Think about that, some 37° liquid, that was warming me... The beautiful thing after that was, that it ran in the bottom of boat and sprinkled the biscuits.

Maybe it is a bit crude, but it is true.

During the night we saw or heard two German high-speed motorboats.

How did we avoid them and when did we meet them, I could not say it.

Then the moon appeared, throwing a pallid and sinister light on the sea which gave a little more horror to our situation. It happened to stay a true nightmare that lasted until dawn.

Then came the day and some relief

But at that time, we heard a humming coming with a whistle, this sign so characteristic of the German planes.

We had to lower the sail.

We rested a short time, nibbling some biscuits and crunching a few pieces of sugar.

Then checking our direction on the compass we took again our way. Until the rising of the sun everything occurred without incident.

When this one finally rose, we realized that it rose on a coast, the French coast...

A few moments later, it's disappeared completely.

It was then about 8h.

From this time, we were completely isolated with the sea in front of us, the sea behind us, the sea on our right and the sea on our left, always the sea, a sea flecked with white horses and resplendent under the morning sun.

About 9 or 10h in the morning, it was Wednesday September 17, 1941, we saw at the horizon a bar of clouds which made us suppose that a ground was there.

Then each boat set its sail, and sailing in concert, we pricked towards the horizon at good pace.

At that time, some changes took place in the crews, Pierre and Christian went on the black boat and Reynolds and Guy in the large one.

Then Pierre went back and Reynolds did the same in his boat.

In spite of those changes our voyage continued at a good pace and during this time the clouds took a curved form which made us think more and more of a coast.

Then gulls appeared, and a little later, terns.

And about midday, a dark and undefined line was showing itself at the horizon, it was England.

From midday to 3 o'clock, nibbling a biscuit or crunching a sugar from time to time, we went across the waves at full speed going at times by the sail, at times by the paddles, and sometimes by the two. At three, we had reached the point the nearest from the English coast that we reached this day.

We were seeing the houses, the trees and I even believed to see some cars.

At this time, a far bomber passed at a rather low altitude.

It did not see us, for it was very distant and, up to six o'clock we could not advance a millimetre to reach this coast because the wind and the current were against us.

This coast was Dungeness.

Pierre, the head of the expedition wanted then to head toward Hastings.

At that time, a kind of mutiny occurred on board and I was unfortunately among the mutineers.

Here is what happened: on our left we could see a part of the coast which was then disappearing and could be seen again faraway.

I had not seen the second part of the coast and because that, being tired and soaked, I was afraid to be carried away in open sea.

That the reason why I wanted to carry on our way toward Dungeness.

Both Richards were sharing my opinion, Reynolds agreed with Pierre, but he was tired and dared not to say anything.

So, here is what did Pierre: he let us to tire ourselves against the Dungeness.

Then when at the end of half an hour we were exhausted, he put the sail and directed us towards the coast which was on our left.

Since a moment besides, we had thrown over board the water, the bread, the rifle, the cartridges and the sail of second boat which at that moment we thought to be useless.

At this time a Spitfire passed above us, undoubtedly located us and transferred on us.

This moment, the hope came back to us, hoping some help to come soon, alerted by the plane, but nothing came.

We were then heading toward the hollow of Hastings when we saw a high-speed motorboat anchoring at the opposite of the Beachy tip. On the deck we were distinguishing the pilot in the cockpit, within less than 500 metres of us. It, too, changed its way and disappeared. Then lowering the sail we started again with paddles.

Later when the night came, we took our way from the stars and then, tired, we settled in the boats and tried to sleep.

We were there, balanced by the flood's linking since some time when suddenly, one of us shouted: "projectors".

Indeed, three projectors at quite a short distance were drawing up their pencils of light in the night.

To start was a one moment business.

Then one by one they were turned off.

Keeping the distance on stars, we kept on for a moment.

With a large flashlight that we had brought, we were making of the Morse signals V... and S.O.S. Nothing answered us, then we came back to sleep at the bottom of the boats.

Later, one of us awoke and saw the coast in the darkness.

Then we started again to paddle, we were suffering on our oars, but our pain was crowned with success.

After an exhausting fight against the current, we reached the coast, and there we find ourselves amidst some rocks, we have to seek a way through them and finally we reach ground, we unload, and at this time we find that we can stay no more on our legs.

However, joining our forces together, stumbling on the rocks on each step, we succeed in gathering the packages out of reach of the sea.

We eat our few remaining provisions, we go back to carry the boats, we bring them up there and then we lie down on the rocks.

This being at early dawn, we did all this with the large flashlight and there were nobody to see us, so we went to lay down and sleep.

We were in England.
The night mare was over

At the end of several hours we awoke and have a breakfast of a few pieces of sugar, we do a bit of toilet and then, looking at our position, we see within a hundred of metres the dam of Eastbourne's harbour.

But at this time, we realize that the black boat has a hole in it, and so, we make two teams of us, Reynolds and Pierre going in the intact boat with the luggages, Guy, Christian and I walking by the beach towards the city.

Soon some workmen intercepted us, and seeing the boat which being within a short distance at sea has our flag hoisted for the circumstance, they identify us immediately, bring us in a hangar nearby and offer us something to eat.

A short time later a police van came in which one installs us with a quite warm cover.

Meanwhile, the boat is peacefully carrying on its way when the two members of the crew get themselves challenged.

They watch and see a skirt, and say at first « it doesn't matter, this is a woman », but looking at more closely they recognize a Scottish lieutenant...

Then, they accost and are embarked in our bus which has just arrived.

One led us to the police station where we are restored and where we take a shower which we feel to be the most pleasant thing we could dream of.

We spend the day at being asked questions and admirably cared of, dressed with very large clothes of English police officers, those being of such a size that two costumes could have been enough for the five of us.

We spent the day and the night at Eastbourne, and then, next morning, always in the police van, we were laid to London.

London, we did not see anything of it the first days because we were indeed led in a concentration camp, this camp called Patriotic School which is an old convent transformed for the needs of the cause.

One is very well in it, but there miss freedom and one get bored there to death.

It is in this place that all people coming in England had to stay until their identity was checked.

From there we went to see General de Gaulle and Mr Churchill.

Then we spent one night in London and left to rest in a small town of England where we were marvellously greeted everywhere.

We can summarize by saying that the reception which was made to us everywhere was well above anything that we had hoped.

And we could check that the « entente cordiale» was still alive , which is a very good omen for the future of the two large peoples.

**Troisième récit écrit par Jean-Paul et
Pierre Lavoix récit paru dans France
Libre du Nord N°5**

***LA VÉRITABLE HISTOIRE de cinq garçons du
Nord qui traversèrent la Manche en canoë
pour rejoindre les «Forces Françaises
Libres», en 1941 contée par eux-mêmes.
Les frères Jean et Pierre Lavoix***

Au début de la guerre, comme beaucoup de gens du Nord, nous avons évacué les centres pour des régions que l'on aurait cru moins exposées.

C'est ainsi que dès 1939, avec mon frère qui devait lui aussi connaître la glorieuse épopée des Forces Françaises Libres, je devins habitant d'un petit village de la côte : Fort-Mahon, plage située à soixante kilomètres au sud de Boulogne.

Là devait nous surprendre l'invasion, de là devaient partir nos premiers pas vers la revanche. Déjà avant l'invasion, héritage de ch'Timi, nous haïssions les Boches.

Dès leur arrivée, mon frère qui avait à ce moment un peu plus de dix-sept ans et moi un peu plus de quinze, nous organisions notre résistance dans la mesure de nos faibles moyens.

L'appel du 18 juin du Général de Gaulle et l'exploit de Mourzouk nous avaient fait frémir.

Nous voulions, dès que ce serait possible, rejoindre les Forces Françaises Libres. Nous ne voulions pas accepter d'être des vaincus.

Très rapidement pour nous, passionnés du canoë et de la mer, devait germer l'idée de partir tout droit au plus court, à travers la Manche, pour gagner l'Angleterre.

A notre tour de garder au combat la place de notre père en 1914, de notre grand-père en 1870, le droit d'être des Français, debout.

Et en fiers enfants de Gayant, notre géant national de Douai, nous commençâmes notre entraînement, cherchant toutes les possibilités, calculant tous les détails, nous endurcissant dans notre volonté de départ, écartant toutes les objections de notre famille, attendant avec impatience le moment propice.

Après une mauvaise saison, je parle de l'été 1941, notre dernière occasion de départ devait se présenter.

A la mi-septembre, nous étions fin prêts. Nous avions une bonne équipe.

Deux autres amis parisiens, se trouvant à Fort-Mahon dans les mêmes conditions que nous, avaient fait leur entraînement avec nous deux.

Puis un jour tombe du ciel un bon garçon, qui, venu seul de Saint-Denis, avait, lui aussi, pensé à la route de la Manche. Le hasard nous fit rencontrer.

Nous décidâmes de partir ensemble : Christian et Guy Richard, parisiens du Vézinet ; Lefebvre, de Saint-Denis, Pierre et Jean Lavoix, de Douai.

« L'Amiral », mon frère aîné, avait alors dix-neuf ans, le plus jeune en avait quinze et demi, j'en avais pour ma part dix-sept.

Les moyens : nous avions deux canoës canadiens en bois, dont un avait été réparé par nos soins.

Nous avions des vivres, quinze boîtes de biscuits de soldat, cent morceaux de sucre, dix kilos de pain, un fusil et quarante-cinq cartouches, en cas de mauvaise rencontre.

Nous avions prévu le cas où l'un des canoës se retournerait et avions des ceintures de sauvetage nous envisagions de pouvoir en renflouer un éventuellement.

Nous avions une voile par canoë et des pagaies de secours.

Le 16 septembre au soir, nous devions partir.

Un des canoës se trouvait sur la plage, l'autre dans la cour de la villa, en bordure de mer. Il faut avouer que par sécurité, nous n'avions prévenu personne de notre départ.

Vers 21 heures, après la patrouille, nous nous détachions tous les cinq, ombres silencieuses, nous dirigeant avec les paquets vers le premier canoë, peu rassurés, le cœur pincé d'un sentiment que seule donne l'aventure, nous fauflant dans les zones apparemment les plus sombres, nous gagnions le premier canoë, le portions au bord de l'eau.

Puis nous revenions rechercher le second et l'emportions à son tour après avoir traversé, le cœur haletant, le glacis, guettant inquiets le poste allemand qui est tout au plus à cent cinquante mètres; nous sommes enfin à l'eau.

Nous nous répartissons comme prévu dans les embarcations. Enfin en route, la mer est phosphorescente et les coups de pagaies déclenchent des gerbes d'étincelles.

Là-haut, le petit poste de la dune ne bouge pas, la patrouille est passée il y a dix minutes. Pourquoi se passerait-il quelque chose ?

Nous pagayons avec rage : s'éloigner c'est se mettre en sûreté.

Non, car les dunes faisaient écran contre le vent d'est et maintenant la mer se creuse, l'eau embarque, il faut manier la casserole en guise, d'écope. Là-bas derrière, on distingue la masse sombre des maisons où nous devrions être bien au chaud, au lieu d'être aspergés par les vagues qui déferlent sans cesse sur nous. Nous distinguons dans la nuit d'encre la ligne des dunes, le blockhaus d'artillerie.

Nous sommes enfin partis.

Les premières difficultés sont vaincues.

Nous hissons la voile. En avant ! Les deux canoës se suivent. Bouchons ballottés par la mer. Bouchons qui savent ce qu'ils veulent.

La direction est prise, le cap sur les étoiles.

Certes, nous sommes assez inconfortablement installés, mais nous avons calculé : dix heures de navigation et ce sera tout.

Mais ce bruit, ces lumières, qu'est-ce ? Nous baissions la voile, ils se rapprochent ; nous n'avions pas prévu les vedettes. Elles se rapprochent encore, un faisceau lumineux se promène. Par chance, nous sommes dans le creux de la vague, il passe au-dessus. Les vedettes boches s'éloignent, ouf ! La lueur diminue, s'estompe, s'éteint. Nous n'avons plus froid, nous étouffons. La voile est remontée, c'est fini.

Nous nous dirigeons toujours sur notre étoile. De tous côtés, à part les vagues crêtées d'écume, le noir, le noir absolu.

Mais ces lueurs là-bas, ces projecteurs ? Un bombardement. Ce ne peut être que Boulogne ! Mais alors, nous longerions simplement la côte !

Immédiatement nous sortons la boussole, la torche et vérifions la direction : nous avons fait une erreur, pas possible. Cependant, tout à l'heure, l'étoile donnait bien le cap. Oui, seulement, si l'étoile polaire est immobile, le chariot de la petite ourse tourne, c'est ce qui nous a mis dedans

Vérifiant le cap à la boussole, périodiquement, nous reprenons notre cauchemar. La mer est toujours agitée ; adossé au mât, tout à l'avant du canoë, une étrange torpeur m'envahit et je sommeille, éclaboussé par les lames.

Enfin la mer se calme, l'on se sent moulu, si je puis dire. La nuit blanchit, l'aube vient. Nous regardons autour de nous, toujours la mer.

Non, là-bas, légèrement à droite, sous les premiers rayons du soleil resplendit comme un point brillant la côte de France, ce doit être le Gris-Nez.

Et puis plus rien, adieu la France.

C'est fini ! La mer, de l'eau, encore de l'eau, toujours de l'eau

Nous sommes joyeux, le cauchemar est fini, la houle est assez faible, régulière. Le soleil réchauffe ; nous nous restaurons et à la voile et à la pagaie, nous continuons notre route.

Soudain un vrombissement : nos deux voiles tombent. C'est un Boche, pas d'erreur. Il ne nous a pas vus ; il s'éloigne lui aussi comme les vedettes de la nuit précédente. Nous n'oserons plus mettre la voile et à la pagaie nous continuerons notre marche.

Nous sommes pleins d'optimisme, vers le Nord un cumulus de nuages apparaît, barre tout l'horizon, ça ne peut-être qu'une condensation annonçant la terre.

En effet, bientôt, vers midi, nous apercevons une ligne plus sombre.

Enfin la terre.

Nous considérons la bataille comme gagnée. Nous avançons rapidement, arrêtant de temps en temps pour grignoter un biscuit, sucer un morceau de sucre, et même changer les équipes, puis remettant la voile, nous faisons des courses.

La terre approche, mais le vent change nous obligeant à rentrer la voile— L'équipe du deux est un peu fatiguée, nous prenons le deux en remorque, après un temps, ils reprennent leur autonomie, mais la mer se durcit, le courant n'a pas l'air de nous être favorable ; si la côte est bien visible plus moyen d'avancer, il peut bien être 16 heures.

Pendant deux heures nous luttons à tout prix, jetons les vivres, le fusil, les cartouches... une voile pardessus bord. Cependant, nous ne pouvons avancer. Après deux heures de lutte, épuisés, nous décidons d'essayer de dévier sur notre gauche où semble se dessiner une baie.

Nous allons essayer de nous glisser dans la baie où, espérons-nous, la mer sera plus calme. Sur une mer vraiment déchaînée, à l'échelle de notre canoë, nous virons. Il est bien 18 heures.

Tout à coup apparaît un Spitfire, il va passer au-dessus de nous, nous faisons des signaux, il vire. Il nous a vus !... Nous allons être secourus. L'espoir nous redonne des forces, la mer encore dure est moins forte : nous bondissons sur les vagues. Soudain, au loin, face à une falaise : une vedette, elle a l'air d'appareiller, de venir vers nous... Non, elle vire, et malgré nos signaux, elle s'éloigne ; est-ce fini ? Un peu de courage, nous continuons à pagayer. Soudain, du fond de la baie, un point noir ; ce doit être un canot automobile. Il vient vers nous, nous faisons des signaux. Nous voit-il ? Non, lui aussi tourne et disparaît. C'est fini !...

La nuit tombe, sur une étoile nous regardons la direction. Trois, dix étoiles scintillent ; exténués, nous amarrons les deux canoës l'un à l'autre.

Nous nous allongeons dans le fond et sombrons dans le néant au bruit du clapotis des flots.

Soudain un cri ! Des projecteurs ! En effet, trois projecteurs dressent dans le ciel leurs faisceaux lumineux. S'il y a des projecteurs, il y a terre. En un tour de main, les canoës sont désamarrés et nous sommes à nouveau à pagayer avec ardeur dans la direction de l'espoir. Hélas, bientôt un à un les projecteurs s'éteignent, encore quelque temps nous nous dirigeons sur une étoile et comme les autres elle nous trahit et raccrochant les esquifs, nous nous replongeons dans le néant.

Quel est ce bruit étrange qu'on entend ? Ce n'est certes pas le bruit de l'eau sur notre canoë, il est plus profond, plus sourd ; l'un de nous lève la tête et s'écrie : « Terre ! » La terre est là tout près.

En effet, une magnifique falaise blanchâtre se découpe sur le ciel plus noir. Nous nous remettons en route. Le courant est dur, nous devons trimmer pour en sortir. Mais qu'est devenu l'autre canoë ? Moins maniable que le nôtre, il part à la dérive ; nous partons à son secours, le prenons en remorque. Nous voilà sortis, la côte est là tout près. Doucement nous évoluons entre les rochers, nous y voilà. Terre ! Nous ne sautons pas poussant des cris de joie... Rien. Totalement épuisés, nous traînons les canoës contre la falaise, puis, chacun dans son coin de rocher, nous nous couchons et nous endormons.

Quand nous nous réveillons, la mer est là toute proche. De la falaise qui est très haute, descend un filet d'eau. Enfin nous nous désaltérons.

Nos tenues sont bien piteuses. Au loin, un petit casino sur pilotis : une ville. Nous n'en croyons pas nos yeux. Allons-nous faire une entrée triomphale en canoë dans le pays ? Pour ma part, je jure bien de ne jamais de ma vie remettre les pieds sur l'eau. Nous décidons que tandis que l'un des canoës suivra la côte, les autres, à pied, gagneront le village ou la ville.

Arborant fièrement notre drapeau en haut du mât, le petit canadien part en longeant la côte, à la grande stupeur des Anglais.

En marchant le long de la côte, nous rencontrons bientôt des ouvriers qui après avoir regardé et vu notre drapeau comprennent, nous serrent vivement la main à grand renfort de discours auxquels nous ne comprenons rien.

Ils nous emmènent par une échelle en haut de la falaise, nous offrent à boire et à manger, appellent un agent de service qui téléphone à la police-station.

Bientôt arrive un car, et nous voilà partis. Nous récupérons l'autre canoë et nous arrivons à la police-station, où nous prenons douche et réconfort. Nous commençons à être interrogés sur toutes les faces.

Nous sommes conduits dans les bureaux de l'Intelligence Service.

A LONDRES

Là, tout fiers, nous signalons les emplacements de tous les ouvrages de la défense allemande que nous connaissons.

C'est ainsi que nous constatons avec plaisir que nos nouvelles vieilles de trente heures, nos nouvelles de gosses, intéressent prodigieusement tous ces messieurs D'entrée nous pouvons dire que nous avons servi.

Puis nous sommes présentés au Général de Gaulle ! Celui à qui tous les Français devaient tous leurs espoirs nous reçoit dans son bureau de CarltonGarden. Il nous parle de la France, des Français Libres, nous interroge sur notre voyage. Nous étions bien payés de nos peines.

Puis, le lendemain, on nous annonce que nous allions voir un important personnage britannique. Quelle ne fut pas notre surprise d'être reçus par le Premier Ministre britannique comme des ambassadeurs, ambassadeurs de la jeune France... Celle qui n'avait pas été vaincue.

— Voilà le visage de la vraie France, dit Monsieur Churchill.

Lui aussi, en un français pénible mais correct, nous interroge sur la France. Puis ce fut Madame Churchill, l'on nous fit même visiter la salle du Conseil des Ministres. C'était le 22 septembre 1941, au 10 Downing Street, à Londres. Mon frère s'engagea dans la Marine Française Libre. Les quatre que nous étions, entrâmes à l'Ecole des Cadets. Là était le visage de la vraie France comme avait dit M. Churchill. Cadets de la France Libre, qu'êtes vous devenus ? Sur tous les champs de bataille, vous vous êtes battus, comme mon très cher camarade le sous-lieutenant Lefebvre, de Saint-Denis, qui mourait le 17 janvier 1945, à l'âge de vingt ans, dans les plaines d'Alsace, près d'Obernai, pour ne pas vouloir exposer ses hommes qui voulaient le relever alors qu'il avait été blessé gravement au cours du bombardement. Les petits Cadets que le Général aimait bien et qui, l'heure venue, se montrèrent partout des héros.

Extrait de « France-Libre--Nord », N° 5, 43, rue de Condé, Lille.

4^{ième} récit
Récit de Pierre LAVOIX
Publiés par son fils Pierre-Félix d'après un texte
manuscrit
Ce récit a paru dans le « Journal du Marin » en
Mai 2000

Cette relation fidèle de l'épopée a été confirmée au moment de sa parution par Jean-Paul Lavoix, alors âgé de 74 ans « *Pas un mot n'est à changer au récit de mon frère Pierre* » dit-il: « *Sa précision montre que c'était une expédition mûrement préparée, et non une folle aventure. Il restitue l'atmosphère de cette époque où nous étions tous soumis à l'arbitraire des troupes d'occupation allemandes. C'est avant tout un sentiment de honte rageuse, après la défaite, qui nous animait. La réussite de cette mission ne nous a pas grisés; nous n'avons pas douté un instant et notre plus grande fierté fut d'avoir rejoint les Français libres du général De Gaulle et nos alliés anglais qui nous ont accueillis avec chaleur. Nous avons retrouvé nombre de jeunes, en majorité bretons, qui avaient pu s'échapper de France et qui, comme nous attendaient de participer à la Libération.* ». Voici donc ce récit.

A la déclaration de guerre, raconte l'aîné des frères Lavoix, il y avait près de 10 ans que nous venions en famille passer nos vacances à Fort Mahon (Somme) et depuis des années nous étions locataires attitrés de Monsieur Clichet, villa « Ma Cazotte », boulevard Nord, ce qui nous valut d'être aussitôt les familiers de M. Echalié, grand amiral des flottilles de canoës de la plage.

Fervents de la pagaie, nous ne craignons pas la mer et mon frère, dès l'âge de 7 ans, était déjà bien connu des canoéistes sous le surnom de Mécanicas.

Grâce au repli du lycée de filles d'Amiens sur Fort Mahon, nous avons pu y continuer en sûreté nos études et y avons fait la connaissance des frères Richard, Fort Mahonnais de tout temps, dont l'aîné Christian était dans ma classe et le cadet Guy dans celle de ma sœur. Leur père, ingénieur civil de l'aéronautique, possédait les villas « La Terrasse » et « Côte d'Opale ».

Dès le jour de l'arrivée des Allemands, mon frère et moi avons senti s'éveiller en nous l'esprit de résistance. Le jour même, je faisais passer dans un yacht, à destination de l'Angleterre, huit soldats qui erraient en mer sur le bateau du pêcheur Bataille. C'est en ramenant d'au-delà de l'horizon le dit bateau à son propriétaire qu'a germé dans mon esprit l'idée de passer en Angleterre, en canoë, tandis que sous un déluge d'éclats de DCA, mes parents et Echalié, qui m'avait prêté un de ses canoës, me recueillaient éreinté mais satisfait.

Je passe sous silence l'occupation à Fort Mahon, les dénonciations, les sorties nocturnes avec mon frère pour dérober des munitions et saboter certaines installations ennemies, ce qui s'est révélé sans intérêt et m'a confirmé dans mon désir de combattre plus utilement.

Cette opposition aux occupants était tellement notoire qu'un dimanche du printemps 1941, Pierre Lavoix, bien qu'adolescent fut arrêté, et joint à une colonne de déportés - dont il parvint à s'enfuir. Mais son idée, de traverser la Manche en canoë ne le quittait pas. De nombreux problèmes se posaient: la nécessité, d'être à trois pagaies pour augmenter la vitesse, de former une deuxième équipe pour s'aider en cas d'accident, choisir de bonnes conditions météorologiques, rassembler matériel et vivres nécessaires, connaître la direction et la force des courants, si variables en Manche, la surveillance des Allemands nombreux dans le secteur de Boulogne.

Mais longtemps l'état de la mer retarde le départ.

Jusqu'au mois de juillet 1941, noyés dans la masse des Allemands, il nous fut impossible de rien entreprendre, raconta Pierre Lavoix. Je n'avais que 18 ans et mon frère 16. Nous avons cependant étudié les conditions de la traversée, matériel, bagages, temps et entraînement nécessaire. Chaque jour, nous mettions de côté un morceau de sucre et un biscuit, nous nous entraînions au milieu des Allemands, en slip comme eux (qui avaient volé des canoës dans les villas) et avons fabriqué voile, pontage en toile, sièges confortables pour une croisière difficile.

C'est alors que, fin juillet, tandis que le nombre des Allemands avait considérablement diminué, Christian Richard nous amena un Parisien de 17 ans, Reynold Lefebvre. Celui-ci, ayant entrepris de passer en Angleterre avec le fils d'un pêcheur, Lemaire, désirait entreposer dans notre cour le canoë canadien en bois qu'il venait d'acheter à l'état d'épave, et recourir à notre aide pour le remettre en état.

Complètement étranger à Fort Mahon, il était le fils d'un directeur d'école de Saint-Denis. Je lui fis part de notre idée identique à la sienne, mais nous ne pûmes nous mettre d'accord car il voulait partir du fond de la baie d'Authie, une très prochaine nuit et dans des conditions matérielles et d'entraînement qui le vouaient fatalement à l'échec. J'ai toujours considéré d'autre part qu'il était indispensable d'accomplir cette traversée avec deux équipes de trois pour avoir le maximum de chances et de sorte qu'un canoë puisse prêter main-forte à l'autre s'il était en difficulté.

Bien qu'il n'ait pas voulu entendre raison (nous n'étions que quatre pour deux canoës), je pris naturellement à coeur de remettre en état son bateau, ce qui prit plusieurs jours. Et je le laissai aller à sa folle expédition malgré les protestations de mon frère, qui me reprochait mon manque de cran.

Heureusement le coéquipier de Reynold lâcha à la dernière minute et celui-ci revint à nous avec son canoë inutile. Alors commença un entraînement intensif; nous formions une superbe équipe quand les Richard se décidèrent à se joindre à nous. Je passe sous silence les nombreux refus et mille excuses de ceux que nous avons essayé d'emmenner. Les Richard, au

contraire, étaient de plus en plus pressés de partir et me reprochaient de prolonger un entraînement que je jugeais insuffisant et qui s'est avéré comme tel.

Cependant je venais de recevoir ma convocation pour aller passer la deuxième partie de mon baccalauréat à Lille et mon père avait décidé qu'à cette occasion nous rentrerions définitivement à Douai. Le vent était passé à l'est, ce qui nous promettait du beau temps; je fixai le départ au 16 septembre et allai discrètement consulter des cartes de courants de mon ami Echalié pour établir nos horaires et itinéraires.

Je m'excuse de me mettre au premier plan, mais ma qualité d'aîné et mon expérience, peut-être mon ascendant sur les autres, m'ont valu d'être le chef de cette expédition que je me suis efforcé de préparer avec apparemment moins d'ardeur que les autres mais en m'attachant à mettre le plus de chances de notre côté et laissant le moins de place possible au hasard, quoiqu'en pensent certaines personnes qui n'hésitent pas à dire que nous sommes partis à l'aventure comme des fous. La seule inconnue pour moi était l'aviation allemande. J'avais oublié les vedettes il est vrai. Par sécurité, presque personne n'était au courant de l'expédition, en dehors de nous-mêmes. Le 16 septembre 1941, le vent passe à l'est. J'avais pu calculer les courants du jour sur les documents et fixai le départ à 21 heures, heure H.

À 20 h 45, mon frère et moi, avec nos paquets, sautons par la fenêtre du premier étage et trouvons Reynold à qui Mme Clichet vient de remettre une lettre pour la BBC. Il est prêt, son canoë aussi, comme le mien avec simplement vivres, eau potable, boussole, lampe de poche, casserole pour vider l'eau qui embarquerait. Un des canoës se trouve sur la plage, l'autre dans la cour de la villa. Arrivent aussitôt les deux Richard avec un barda hétéroclite (fusil, livres, costume n°1, que sais-je). Nous étions tous en short, pull-over, blouson et imperméable.

Nous emportons au total dix kilos de pain, quinze litres d'eau, 250 grammes de rillettes, cent morceaux de sucre, quinze boîtes de biscuits, un fusil avec 45 cartouches en cas de mauvaise rencontre, des livres de classe, un réveil matin, deux

boussoles, des lampes de poche, deux casseroles, des ceintures de sauvetage, une voile et des pagaies de secours par canoë... Le fils du pêcheur ne parait pas, bien qu'il ait semblé vouloir en être cette fois.

21 heures.

La patrouille habituelle passe sur la plage et, pour la relève et l'échange des consignes, va monter au nid de mitrailleuses qui se trouve sur la dune la plus proche de "Ma Cazotte" à 200 mètres. Il faut partir sur leurs talons, la mer descend, le courant et le vent d'est nous écarteront heureusement de la baie d'Authie, où la marée effacera nos pas sur la plage. Mes autres complices portent à la mer, qui est encore loin, le lourd canoë canadien de Reynold, dont le goudron que nous y avons dû appliquer n'a pas amélioré la ligne; puis trois d'entre eux reviennent chercher le mien et nous embarquons sans perdre de temps. Mon frère, Christian et moi d'une part, Guy et Reynold d'autre part.

Première alerte, se souvenait Pierre Lavoix (aujourd'hui décédé) :

« Les premiers coups de pagaie laissent d'énormes traînées horriblement phosphorescentes et d'un instant à l'autre nous sommes convaincus que les mitrailleuses vont crépiter. Il n'en est rien et nous nous écartons à toute allure, naviguant de conserve, pagayant avec rage à nous toucher tant la nuit est noire. Maintenant la mer se creuse, l'eau embarque. Là-bas derrière, on distingue la masse sombre des maisons où nous devrions être bien au chaud, au lieu d'être aspergés par les vagues qui déferlent sans cesse sur nous. Puis nous prenons un cap un peu à gauche de la polaire car le point le plus proche de l'Angleterre est presque au nord-est à 90 km à vol d'oiseau, mais je sais que les courants nous empêcheront de suivre une ligne droite. L'Authie passée, nous hissons la voile.

Minuit, deuxième alerte.

Alors que la mer devient houleuse une vedette se dirige vers nous. Les voiles sont abattues. Un projecteur s'allume, cherche, ne nous trouve pas car les vagues sont assez hautes pour nous cacher et nous inonder par la même occasion. La vedette s'éloigne, nous devons vider l'eau ce qui ralentit notre avance.

Nous n'osons hisser à nouveau la voile et l'autre canoë nous suit avec peine car il y manque une paire de bras.

En outre, le courant s'est renversé et nous luttons contre lui, tant et si bien qu'à 7 heures au lever du jour, Boulogne s'estompe à l'horizon.

7 heures, je vire à l'ouest, hisse la voile et remorquant le canoë de Reynold, nous filons vent arrière rapidement pendant que le courant ne se fait pas sentir, mais bientôt un avion se fait entendre et nous force à rentrer les voiles, il passe et nous continuons dans la même direction tandis que le courant nous fait dériver vers le nord comme prévu mais avec 3 heures de retard, nous devrions voir l'Angleterre et aborder à marée montante.

Midi. Terre !

« On dirait la côte française » me disent les autres. L'examen de la boussole prouve qu'il n'en est rien mais nous approchons rapidement car la mer est étale et je sais déjà que nous n'arriverons pas. La mer commence à descendre, le vent remonte au nord, nous sommes épuisés, les vagues sont plus fortes ; la côte est si près qu'on distingue parfaitement les maisons mais les éléments sont contre nous et nous sommes emportés vers le large.

Je veux faire route à l'ouest pour rattraper la pointe de Beachy Head, mais cette plage de sable si près au nord est plus tentante que la falaise là-bas à l'horizon et mes coéquipiers veulent faire face au vent et à la mer coûte que coûte, jusqu'à ce qu'épuisés nous nous laissions aller.

Pendant deux heures, nous luttons à tout prix, jetons les vivres, le fusil, les cartouches... une voile par-dessus bord. Cependant nous ne pouvons avancer. Après deux heures de lutte, épuisés, nous décidons d'essayer de dévier sur notre gauche où semble se dessiner une baie.

17 heures.

Toujours anéantis, dérivant le long de la côte mais fort loin, nous sommes survolés par un avion anglais, un Spitfire, qui passe à quelques mètres de nous ; du secours va arriver, nous reprenons courage et cette fois, nous allons à l'ouest en prenant le courant de côté. La mer est de pire en pire et nous vidons l'eau sans arrêt.

18 heures.

Une vedette vient vers nous puis fait demi-tour malgré nos signaux puis un bateau débouche de derrière la pointe où je veux aller. Lui aussi fait demi-tour. Le moral est très bas. La nuit tombe, sur une étoile nous regardons la direction. Trois, dix étoiles scintillent.

Exténués, nous amarrons les deux canoës l'un à l'autre. Nous nous allongeons dans le fond et sombrons dans le néant au bruit du clapotis des flots. Reynold et moi veillons à faire face aux vagues; les autres dorment. Lorsqu'ils s'éveillent reposés et encore en vie, le courage renaît et nous dormons à notre tour. Bientôt la mer se calme.

Minuit.

Soudain un cri.

Christian me réveille brusquement. Des projecteurs de DCA fusent dans le ciel. S'il y a projecteurs, il y a terre. En un tournemain, les canoës sont désamarrés. Le courant est favorable. Nous repartons à la pagaie avec autant d'ardeur qu'en quittant Fort Mahon. En cours de route, nous avons fait passer Christian dans le canoë de Reynold qui file devant moi. Soudain, il crie "casse-cou!". Il se trouve au milieu de rochers...

3 heures

(environ, car le réveil matin s'est arrêté sous l'action des paquets d'eau). Nous sommes au pied des falaises d'Eastbourne et avançons avec prudence parmi les rochers puis débarquons avec de l'eau à mi-jambe faute de pouvoir aller plus loin ; mais, épuisés, trempés, grelottants, nous ne pouvons tenir sur nos jambes inactives depuis 30 heures et nous nous traînons jusqu'aux galets. Nous avons parcouru 150 km.

Après avoir croqué quelques provisions auxquelles nous n'avions pas touché de toute la traversée, nous reprenons assez de forces pour appeler sans succès, faire des signaux de nos lampes puis aller rechercher les canoës dont celui de Reynold qui s'était brisé sur les rochers. Après avoir tordu nos vêtements, nous nous endormons jusqu'à 8-9 heures. Quand nous nous réveillons la mer est là, toute proche...

De la falaise qui est très haute, descend un filet d'eau, se rappelait Pierre Lavoix. Enfin nous nous désaltérons. Nos tenues sont bien piteuses. Au loin, un petit casino sur pilotis: une ville. Nous n'en croyons pas nos yeux. Allons-nous faire

une entrée triomphale en canoë dans le pays? Reynold et moi tenons à monter en canot pour gagner le port; après avoir abandonné le second canot éventré, nous reprenons la mer, arborant fièrement un pavillon français. Pendant ce temps, les trois autres gagnent à pied les premières maisons à 100 mètres de là et font téléphoner à la police, par des ouvriers de rencontre. À l'arrivée du car de police, la défense côtière nous découvre et nous menace de ses fusils. Nous abordons et recevons un accueil enthousiaste; on nous héberge au poste et nous bourre de friandises.

Le lendemain 18 septembre, nous sommes conduits à Londres pour subir de nombreux interrogatoires. Nous sommes conduits dans les bureaux de l'Intelligence Service. Là, tout fiers, nous signalons les emplacements de tous les ouvrages de la défense allemande que nous connaissons. C'est ainsi que nous constatons avec plaisir que nos nouvelles, vieilles de 30 heures, nos nouvelles de gosses, intéressent prodigieusement tous ces messieurs.

D'entrée nous pouvons dire que nous avons servi....

Nous rencontrons de nombreux Belges et Hollandais, voire Norvégiens qui ont accompli le même exploit; certains ont eu la chance d'être recueillis par des navires anglais à mi-route, beaucoup ont été mitraillés par des avions allemands et ont laissé de nombreux morts en route. Souvent aussi ils ont rencontré des embarcations chavirées, criblées de balles et sans survivants. De Français, point. Sommes-nous les seuls ? Le dimanche nous sommes reçus au QG du général De Gaulle et prenons contact avec les premiers Français. Le lendemain, on nous annonce que nous allons voir un important personnage britannique. Quelle n'est pas notre surprise d'être reçus au cours d'une grande réception par le Premier ministre, Winston Churchill. Je déplore de n'avoir pas, comme les autres, emporté un costume convenable..."

Voilà le visage de la vraie France», dit M. Churchill. Lui aussi, en un français pénible mais correct, nous interroge sur la France. Puis c'est au tour de Madame Churchill. On nous fait même visiter la salle du conseil des ministres. C'était le 22 septembre 1941, au 10, Downing Street.

Puis on nous envoie dans une maison de repos et Christian et moi, qui avons en poche nos convocations pour le

baccalauréat, sommes admis à nous présenter à la session du lycée français de Londres où nous nous en tirons honorablement bien que n'ayant pu travailler cet examen depuis un mois.

Au début d'octobre, nous nous séparons définitivement. Les quatre autres entrent à l'école des cadets, moi à Navale. J'y tombe, jeune bachelier parmi des aspirants de la marine marchande qui avaient déjà de nombreuses connaissances maritimes et pourtant je me maintiens, subissant avec succès tous les examens de fin de mois. Cependant, vu mon âge et mon inexpérience, le commandant tient à me faire refaire une session de huit mois. Je m'y refuse et demande à embarquer sur une unité combattante ; je participerai pendant huit mois aux convois d'Atlantique nord à bord de la Roselys comme simple matelot. (M. Lavoix se retrouve ensuite sur la frégate La Découverte et participe à de nombreuses patrouilles le long des côtes de France et d'Afrique du Nord il connaît le



débarquement de Normandie, la prise du Havre, de l'île de Ré, Royan, Saint-Nazaire... Son frère Jean-Paul se distingue au cours du débarquement en Normandie. Christian et Guy Richard effectuent la campagne d'Italie ; quant à Reynold Lefebvre, nommé sous-lieutenant, il tombera à 20 ans au champ d'honneur, devant Strasbourg libéré, en protégeant le repli de ses hommes lors de la contre-attaque allemande).

**Pierre Lavoix intègre
les Forces Marines de
la France Libre**

Photo de 1945

Traversée de la Manche

Récit N° 5

Texte de Christian RICHARD

Traversée de la Manche en canoë canadien 16-18 septembre 1941

Au moment de la déclaration de guerre en septembre 1939 - j'ai alors 15 ans je me trouve avec ma famille en vacances à Fort-Mahon-plage, une petite station balnéaire située à une dizaine de kilomètres au nord de l'embouchure de la Somme. Mon père, ingénieur civil de l'aéronautique, travaille pour le compte de l'O.N.E.R.A.

Comme sa présence à Paris n'est pas nécessaire, il décide, suivant en cela les conseils du

Gouvernement de rester à Fort-Mahon. Un certain nombre d'estivants ayant fait de même, l'université de Lille y ouvre, pour la rentrée d'octobre, un cours secondaire.

J'y fais la connaissance de Pierre Lavoix, fils d'un avoué près la Cour d'Appel de Douai, qui prépare comme moi la première partie du baccalauréat et dont le frère Jean-Paul se trouve en quatrième avec le mien, Guy.

Au moment de la débâcle, en mai 1940, les Lavoix récupèrent un canoë canadien, en fort bon état, rejeté par la mer.

Le cours secondaire ayant fermé en juillet 1940, juste après les examens, je prépare math. Elem. Sous la direction de mon père, les Lavoix prenant de leur côté des leçons particulières.

De temps en temps, nous nous retrouvons pour faire du canoë ; les Allemands ne s'y opposent d'ailleurs pas.

A la fin de juillet 1941, je rencontre un garçon de 16 ans venu de Saint-Denis, où son père est directeur d'école, dans l'espoir de trouver à Fort-Mahon une organisation clandestine de passage en Angleterre dont il a entendu parler mais qui en fait n'existe pas.

Nullement découragé, il envisage alors de faire la traversée en canoë canadien.

Pour cela, il achète à un pêcheur un canoë que celui-ci a trouvé échoué sur la côte.

Comme ce bateau est très endommagé, il l'amène chez mes amis Lavoix où nous entreprenons de le réparer.

Lefebvre a trouvé un équipier pour faire la traversée, mais lorsque tout est prêt, celui-ci renonce. Mon frère qui pourtant n'a que 15 ans et demi se propose de le remplacer. Informé de son projet, il me vient à l'idée que, si les Lavoix décidaient également de gagner l'Angleterre, nous pourrions effectuer la traversée avec les deux canoës ce qui réduirait sensiblement les risques, une embarcation pouvant toujours aider l'autre. Je prends donc contact avec eux : ils me donnent sans tarder leur accord.

Nous rassemblons le matériel nécessaire : des pagaies simples, des sièges, une toute petite voile taillée dans un rideau, deux casseroles pour écopper, une chambre à air d'auto car trois d'entre nous ne savent pas ou peu nager, deux boussoles, une lampe de poche, un réveil, un drapeau français, un fusil de guerre et 40 cartouches que Lefebvre tient à avoir pour le cas où nous rencontrerions une patrouille allemande. Comme vivres, nous disposons de sucre prélevé sur nos maigres rations, de 10 Kg de pain, de quelques biscuits de soldat, d'un peu de rillettes et de 14 litres d'eau. Nous décidons d'emporter en outre quelques objets personnels, dont certains des plus inattendus : c'est ainsi que mon frère emmène une bible et moi, mes livres de math. élem.

Le mauvais temps retarde notre départ. Finalement, dans l'après-midi du 16 septembre, l'état de la mer s'améliore très nettement et le vent tourne à l'est. Le départ tant attendu est fixé pour le soir même.

A 20 heures 30, nous quittons notre villa en compagnie de Lefebvre qui y a vécu avec nous, pendant près d'un mois, à l'insu de notre père que nous avons préféré ne pas tenir au courant de nos projets et nous nous rendons à travers dunes jusqu'à une maison inoccupée située en bordure de mer, juste à côté de celle des Lavoix.

Nous attendons l'heure convenue et, vers 21 heures, peu après le passage de la patrouille allemande, nous retrouvons nos camarades dont les parents ne sont pas non plus prévenus dans la cour de leur villa. Il fait alors nuit noire, car le soleil s'est couché depuis 19 heures et la lune ne doit se lever qu'à une heure trois.

Nous mettons rapidement tout notre matériel dans le canoë des Lavoix et, sans bruit, nous gagnons la mer où se trouve déjà l'autre canoë que nous avons laissé à la limite de la marée haute et à proximité duquel mon frère et Lefebvre ont caché, dans le sable les bidons d'eau potable.

Le matériel est rapidement réparti entre les deux bateaux qui sont aussitôt mis à l'eau. Nous embarquons. Je prends place dans celui de tête avec les Lavoix, mon frère et Lefebvre suivent à peu de distance. Quelle n'est pas alors notre surprise de constater que la mer est très phosphorescente: à chaque coup de pagaie, les remous de l'eau donnent une lueur verte ; quant au sillage des canoës, il est lumineux sur une vingtaine de mètres. Nous risquons fort d'être repérés. Que faire ? Nous nous consultons rapidement: notre décision est prise : nous continuons. Heureusement, aucun projecteur ne s'allume. Les postes de guet allemands, ourtant très nombreux sur la Côte ne s'aperçoivent de rien et bientôt, nous sortons de la zone phosphorescente.

Nous pagayons avec ardeur afin de nous éloigner le plus rapidement possible de la Côte, aidés d'ailleurs par la marée descendante. Après avoir fait route plein ouest pendant près d'une heure, nous prenons la direction que j'ai calculée. De temps en temps, en me cachant sous mon imperméable afin que la lumière de la lampe de poche ne soit pas remarquée, je jette un coup d'oeil sur la boussole.

La nuit est si noire qu'à un moment donné nous ne voyons plus le canoë de Lefebvre. Nous nous appelons et nous réussissons à nous retrouver. Afin d'éviter de nous perdre à nouveau, nous relient les deux embarcations par une cordelette que nous avons emportée à tout hasard.

Plus nous gagnons le large, plus la mer se creuse. A l'aide des casseroles, Pierre et Reynold qui se trouvent à l'arrière vident l'eau que nous embarquons car les canoës ne sont pas pontés et

leur bord ne dépasse le niveau de l'eau que de dix centimètres environ.

Au bout d'un moment, à force de regarder l'eau qui va et vient dans le fond du canoë, Pierre a le mal de mer. Puis vient le tour de mon frère.

Quant à Jean-Paul, sa position à l'avant est assez inconfortable et il doit se reposer quelque temps.

Reynolds et moi assurons alors de notre mieux la marche des embarcations que la petite voile de notre fabrication m'aide à maintenir dans la bonne direction.

Bientôt nos équipiers se remettent et nous reprenons notre allure normale. Nous commençons à nous habituer à naviguer avec des lames de côté sans trop embarquer d'eau. Mais tout à coup, nous sommes pris dans le faisceau du projecteur d'une vedette qui avance dans notre direction. Nous ne pouvons rien faire d'autre que laisser tomber la voile et nous baisser afin de faire corps avec les canoës.

Heureusement, la vedette vire de bord avant de nous avoir atteints, et c'est de nouveau l'obscurité la plus complète.

Un peu plus tard, nous apercevons une seconde vedette qui passe entre la Côte et nous. Puis, la lune se lève et la nuit s'achève sans autre incident.

Au petit jour, nous voyons encore les falaises blanches de la Côte française ; à 7 heures du matin, celle-ci disparaît à l'horizon. Pendant plusieurs heures, nous ne voyons rien d'autre que la mer. Deux avions allemands nous survolent sans nous remarquer.

A plusieurs reprises mes camarades m'interrogent sur l'exactitude de mes calculs. Je leur donne tous apaisements, bien que je ne sois pas tellement sûr qu'ils n'aient pas été faussés, en pratique, par des éléments dont je n'aurai pas tenu compte, tels les courants marins.

Il semble qu'il n'en est rien, car vers midi Jean-Paul aperçoit la terre. La confiance renaît : en outre, nous allons enfin pouvoir nous passer de la boussole et naviguer à vue.

De temps en temps, nous croquons un biscuit de soldat, mais nous n'avons pas soif. Dans l'après-midi, nous sommes survolés par 4 spitfires.

Nous apercevons également, non loin de nous deux vedettes anglaises qui passent sans nous remarquer malgré nos signaux

réitérés ; grande est notre déception de ne pas avoir été recueillis par elles car cela aurait mis un terme à une traversée déjà assez longue.

Il nous faut donc gagner le rivage par nos propres moyens. Nous redoublons d'efforts et nous arrivons à nous rapprocher suffisamment de la côte anglaise pour distinguer les villas situées en bordure de mer.

Malheureusement vers 16 heures, le vent se met à souffler, la mer se creuse et les vagues déferlent ; nous dérivons vers l'ouest.

Afin de nous alléger, nous jetons à l'eau le fusil et les cartouches, le pain et l'eau. En dépit de nos efforts nous ne pouvons pas vaincre le courant. Devant l'impossibilité de gagner le Dungeness où nous comptions aborder, il ne nous reste plus qu'à essayer d'atteindre une pointe de falaises blanches que nous apercevons sur notre gauche dans le lointain, Beachy Head, aidés cette fois par le courant. Nous sommes assez découragés à l'idée de passer une nouvelle nuit en mer. Le soir tombe ; l'état de la mer s'améliore. Pour nous reposer, nous nous replions sur nous mêmes, la tête entre les genoux, afin de ne pas déséquilibrer les canoës. Pendant ce temps, l'un de nous veille. Parfois des projecteurs de la D.C.A. côtière s'allument, puis tout retombe dans l'obscurité. La nuit se passe sans incident. Il y a bien quelques rouleaux mais la mer est d'huile.

Après un peu de repos, nous nous remettons à pagayer lorsque la lune se lève.

Enfin, vers 4 heures du matin, nous apercevons tout à coup la masse sombre d'une falaise se détacher dans la nuit.

Pour éviter que le courant ne nous entraîne au-delà de cette pointe, nous modifions sensiblement notre direction et nous pagayons de toutes nos forces.

Peu de temps après, nous entendons des récifs submergés racler la coque des canoës. Aussi, contourignons-nous avec beaucoup de précautions une barrière de rochers et, finalement, nous abordons au terme d'une traversée d'environ 130 kilomètres.

Au début, nous ne pouvons pas nous tenir debout car nous sommes ankylosés d'être restés 30 heures les jambes croisées.

Il nous faut donc marcher à quatre pattes pendant quelques instants.

Une fois l'usage de nos jambes retrouvé, nous tirons nos canoës au pied de la falaise afin qu'ils ne soient pas emportés par la marée montante.

Comme je ne sais pas exactement où nous sommes, nous décidons de rester là jusqu'au lever du jour.

Après nous être restaurés avec les quelques biscuits qui nous restent et les rillettes et nous être désaltérés à un filet d'eau qui tombe de la falaise, nous nous endormons sur les galets

En nous réveillant vers 8 heures du matin, nous constatons que nous ne sommes pas loin d'une station balnéaire, Eastbourne. L'un des canoës que nous n'avions pas remonté suffisamment a été atteint par la mer et jeté par les vagues contre les galets, s'est percé.

Aussi, Jean-Paul, mon frère et moi nous y rendons-nous en longeant la côte ; Quant à Pierre et Reynold, ils utilisent le canoë resté intact.

Les premières personnes que nous rencontrons sont des ouvriers d'une carrière de galets.

Malheureusement, nous ne parlons pas anglais. Ils nous font signe de les suivre, nous conduisent dans un hangar où ils nous installent à côté d'un poêle et nous donnent des sandwiches, cependant que Pierre et Reynold continuent à naviguer vers la ville.

Quelques instants après, une voiture de police vient nous chercher. Nous nous arrêtons sur la promenade pour prendre nos deux camarades qui arrivent trempés, car au moment d'aborder, une forte vague a renversé leur canoë. Une fois au poste de police, nous prenons une douche et, après avoir reçu des vêtements et pris une collation, nous sommes interrogés par un interprète.

Le lendemain, 19 Septembre nous sommes dirigés sur le centre d'immigration installé à Patriotic School dans la banlieue de Londres où nous sommes interrogés très longtemps par des agents du contre espionnage britannique.

Le 21, une voiture militaire française vient nous chercher pour nous conduire à Carlton Garden où le Général De Gaulle nous reçoit. Il s'entretient avec nous de notre évasion, de nos

familles et de nos projets ; Il nous signale qu'une haute personnalité anglaise a manifesté le désir de nous voir. Quelques peu intrigués, nous regagnons Patriotic School que nous quittons définitivement le lendemain après-midi pour être présentés à Mr. et à Mrs. Churchill qui nous offrent le champagne dans les jardins du 10 Downing Street en présence de personnalités et de nombreux représentants de la presse et du cinéma.

Tous les journaux du soir et ceux du lendemain matin relatent notre équipée ainsi que cette réception et en publient une photo. La semaine suivante c'est le tour des revues. Tous mettent l'accent sur notre jeune âge. En effet, Pierre a 19 ans, Son frère Jean-Paul 17 ans, Reynold a 16 ans, mon frère 15 ans et moi 17 ans.

La bande tournée lors de la réception passe la semaine suivante dans les actualités. Elle constituera par la suite une séquence du film "La Grande Epreuve" sorti en 1946, qui retrace le rôle joué par la France dans la seconde guerre mondiale, et sera utilisée à plusieurs reprises à partir de 1958 par la télévision française.

Peu après, nous exposons notre traversée à la B.B.C. au cours d'une conversation de dix minutes avec Jean Oberlé dont l'enregistrement est diffusé un certain nombre de fois au cours de l'émission "Les Français parlent aux Français".

De nombreux ouvrages écrits à l'occasion de la seconde guerre mondiale relatent également notre odyssée.

Pour le 20ème anniversaire de l'appel du 18 juin, Henri Sadorge, de la Radio Télévision Française réunit à Fort-Mahon et interviewe sur les lieux mêmes de leur départ, le 18 juin 1960, à 12 heures 30, les quatre survivants de la traversée; Reynold Lefebvre ayant été tué en Alsace dans



les rangs de la 1^{ère} D.F.L. au mois de janvier 1945. Cet entretien passe en direct sur France II au cours de l'émission "Midi Actualités".

Enfin, le 28 août 1960, une stèle destinée à rappeler notre évasion et portant cette inscription :
"Traversée héroïque de la Manche par cinq enfants de Fort-Mahon - 16 septembre 1941 - En hommage à Reynold Lefebvre et à ses quatre compagnons",



est inaugurée à Fort-Mahon-Plage par le Préfet de la Somme en présence de parlementaires et de personnalités du

département.

Traversée de la Manche

6^{ème} récit fait par Erwan BERGOT

Extrait du livre « Les cadets de la France libre »

Septembre 1941.

Il bruine. Il fait gris et froid sur l'ouest de l'Europe. En ce mois de septembre 1941, Dieu est sourd. Le soleil se cache. La victoire ne porte pas les couleurs anglaises. Seule, la volonté farouche de tout un peuple, galvanisée par son Premier ministre s'obstine à espérer, contre toute logique. Et pourtant, il faut être aveugle ou fou pour nier l'évidence. Le Reich est au faite de sa puissance et l'Angleterre n'a rien à lui opposer.

A la conquête de la Norvège, les Britanniques ont riposté par la destruction... d'une usine d'huile de foie de morue à Vaagsö. De son côté, partout où elle est engagée, la Wehrmacht vole de succès en succès. En Russie, l'opération Barbarossa déroule depuis le solstice de juin son rouleau compresseur à travers huit cents kilomètres d'Ukraine. Rien ne l'arrête et Moscou tombera sans doute avant Noël.

Au sud, après la Grèce, conquise au printemps, après la Crète, investie en avril, l'Égypte à son tour est menacée. Irrésistible, le poing blindé de l'Afrikakorps de Rommel, après avoir pulvérisé l'armée de Wavel, se tend vers Le Caire. La Méditerranée appartient à l'Axe, hormis Malte et Gibraltar. Deux grains de sable.

Dans le Pacifique enfin, l'Empire se lézarde sous les coups de boutoir des Japonais qui attaquent, de Shangaï à Singapour. Londres regarde Washington. Mais Roosevelt se tait. Jamais l'Angleterre n'a été aussi seule.

-Et la France ? demande parfois Churchill. Que pense-t-elle ?
Que deviennent ses jeunes ?

La France est muette. Elle survit. Elle se cherche, dans le noir. Passé le grand reflux des réfugiés et des volontaires de juin 40, le flot des irréductibles s'est tari. Seules quelques barques de pêcheurs bretons téméraires amènent ou ramènent de très rares agents de liaison. Vue de Londres, la situation de la France apparaît comme celle d'une malade qui agonise, enfoncée dans son coma.

Sieg ! Sieg !

Les Allemands courbent le dos. Leurs muscles se contractent sous l'effort. Leur canoë remonte inexorablement la distance qui les sépare des deux autres canoës, montés par cinq jeunes Français maigres dont les os saillent sous la peau. Pierre Lavoix a réagi, comme sous une provocation :

— Vous n'allez pas caler ? Allons ! Ho, hisse

— Appuyez sur les pelles ! hurle Christian Richard, le patron du second canoë.

— Ils ne passeront pas, grondent les équipiers, des gamins, quatorze ans tout juste, les frères cadets.

Déjà la ligne d'arrivée est en vue, une langue de plage qui s'enfonce dans la mer. Sous la poussée des pagaies, les coques creusent un sillon dans le sable, dévoilant le bois rafistolé, le vernis écaillé. De la plage, les spectateurs, tous allemands applaudissent sportivement à l'exploit.

— Qu'est-ce qu'on leur a mis, jubile le benjamin, Jean-Paul Lavoix.

Au moins deux longueurs, renchérit Guy Richard.

Les aînés les invitent au calme. Reynold Lefebvre, le cinquième équipier, observe, entre haut et bas :

— A force de faire les malins, les Allemands vont finir par remarquer qu'on leur a piqué les pagaies...

Ils tirent les canoës canadiens hors de l'eau, puis les transportent dans la cave de leur villa, « Ma Cazotte » sur le front de mer de Fort-Mahon. Christian Richard et Pierre Lavoix, les aînés, observent le ciel :

— Il semble que le temps se met au beau ?

— Oui. Nous pourrions peut-être partir bientôt.

Reynold Lefebvre hoche la tête. C'est un « grand » lui aussi dix-huit ans déjà. Mais plus sérieux, moins insouciant que les autres :

— De toute façon, remarque-t-il, les délais sont courts. Nous n'avons plus qu'une semaine avant les grandes marées d'équinoxe.

Les autres le savent. Et cela les inquiète. Pierre Lavoix se décide :

— Si vous êtes parés, on peut partir ce soir ?

Les deux jeunes manifestent bruyamment leur joie. Les grands les font taire. Christian Richard approuve.

— Je suis prêt, dit Lefebvre. A ce soir, huit heures ? Ils se serrent la main, gravement. Il y a près d'un an qu'ils attendaient le moment de partir pour l'Angleterre.

A neuf heures et quart, l'un suivant l'autre, les deux canoës quittent la plage. Les équipiers sont en forme. Ils ont endossé les vêtements les plus chauds qu'ils pouvaient trouver sans attirer l'attention de leurs parents. Ils ne les ont effectivement pas prévenus. Seule, la correspondante des frères Richard, Mme Clichet a été avisée, avec mission de prévenir les familles :

— Essayez de me faire passer un message par la BBC, a-t-elle recommandé ; je saurai si vous êtes arrivés.

Il est vrai que l'entreprise est hardie. De Fort-Mahon, près de Boulogne, à la côte anglaise la plus proche, il y a plus de soixante-quinze kilomètres, dont ils devront effectuer la plus grande partie à la rame, sur des canoës canadiens ! Mais les cinq jeunes garçons sont optimistes. Inconscients, sans doute, ils font aveuglement confiance au destin, à leur foi, et, dans une mesure aussi grande, à Pierre Lavoix, futur marin, habité depuis toujours par la passion de la mer. Il a passé les derniers jours à étudier attentivement les cartes des courants et interrogé la météo pour connaître la direction des vents.

Cet après-midi, les cinq garçons ont, dans le plus grand secret, rassemblé leurs « vivres » : une boîte de cinq kilos de biscuits vitaminés, du sucre, de l'eau. Et leur matériel : des bouées de sauvetage confectionnées à partir de morceaux de liège, des pagaies de rechange et deux casseroles volées au dernier moment à la cuisine :

— Pour écoper, a expliqué Guy Richard.

Plus sérieux, mais finalement moins pragmatique, Reynold Lefebvre a tenu à embarquer sa carabine avec quarante-cinq cartouches :

— En cas d'attaque, a-t-il chuchoté, l'air farouche.

— Sans blague, tu veux couler le Tirpitz ?

Jean-Paul Lavoix est un joyeux gamin qu'aucune situation ne trouble; il en voit aussitôt l'aspect cocasse ou insolite.

Soudain, un léger sifflement, venu du second bateau. Christian Richard :

— Nous laissons un sacré sillage derrière nous.

En effet, la mer s'est calmée avec la nuit et chaque coup de pagaie irise l'eau de millions de petits diamants phosphorescents.

— On continue, décide Pierre Lavoix, en faisant gaffe...

Ils repartent, le dos un peu crispé, dans l'attente d'une rafale de mitrailleuse. Depuis l'opération Seelöwe, depuis surtout les petits raids des premiers commandos anglais, les Allemands ont truffé les côtes picardes de postes d'observation pourvus d'armes automatiques. Et pourtant, rien ne se passe. Une heure plus tard, sortis de la baie de l'Authie où se niche Fort-Mahon, les cinq garçons sentent le vent qui les pousse au large. Rapidement, ils hissent les voiles minuscules, cousues à terre sur les indications des deux grands.

— Alerte, siffle Christian Richard, des moteurs à bâbord. Ce sont les *schnellboote* de surveillance du littoral. En catastrophe, ils affalent les voiles, rentrent les avirons et se courbent, la tête entre les genoux. Les vedettes défilent, rapides, de part et d'autre des deux canoës, balayant la surface de l'œil jaune de leurs projecteurs. Puis elles s'éloignent. Elles n'ont rien vu.

Pour ne pas se perdre, les canoës sont attachés l'un à l'autre. Toute la nuit, arc-boutés sur leurs pelles, les cinq garçons luttent contre la houle, contre les courants qui les ramènent à terre. Au lever du jour, ils aperçoivent, sur leur droite, la ligne sombre de la côte. L'Angleterre ?

Rapide vérification à la boussole et le verdict tombe

— C'est Boulogne, dit Pierre Lavoix.

Déception. Alors, la fatigue devient plus sensible, les muscles, plus douloureux, les jambes s'engourdissent dans cette position accroupie. Il y a douze heures qu'ils naviguent, sans arrêt.

— On hisse les voiles, décide le « capitaine ».

Deux heures, trois heures passent. A tour de rôle, les garçons s'assoupissent. Par chance, le vent est bon et les pousse au nord-ouest, c'est-à-dire dans la direction de Hastings... Un symbole.

Vers midi, un avion les survole, trop haut pour les voir, mais les garçons l'ignorent. Ils affalent les voiles, reprennent les pagaies. Le soleil est au zénith, plombe les nuques, dessèche les dos.

— Terre

Reynold Lefebvre a des yeux de chat. Ses camarades relèvent la tête. Loin, devant eux, la ligne sombre des falaises.

— Merde, grogne Christian Richard, on s'est encore gourés, nous revoici en France.

Mais cette fois, Pierre Lavoix est formel : c'est l'Angleterre.

— C'est vrai : j'aperçois des maisons anglaises, affirme Lefebvre.

— Si tu vois des voitures, dis-nous si elles roulent à gauche...

Une heure plus tard, la terre est toute proche, du moins leur semble-t-il. Mais elle s'avère inaccessible. Le vent et les courants déportent les canots vers l'ouest, parallèlement au littoral.

— On en a marre !

Ils sont à bout de force. Il y a dix-huit heures qu'ils naviguent, sans bouger. A cinq heures, l'espoir revient.

— Un avion !

Au risque de faire chavirer les canoës, les navigateurs, qui commencent à se prendre pour des naufragés, agitent les bras, secouent des chiffons. Mais l'avion, un Spitfire qui les survole à les toucher, s'éloigne, sans les avoir repérés. Une demi-heure plus tard, une vedette pique droit sur eux. Nouvelle tentative pour attirer l'attention. Nouvelle déception. La vedette tourne à moins de trois cents mètres et rentre au port.

La nuit tombe, la seconde depuis le départ. Cette fois, les cinq garçons n'ont même plus ni la force ni l'envie de parler. Ils réagissent en automates et seuls, les deux aînés trouvent assez

de ressources pour pagayer, de façon à maintenir les barques au plus près des côtes. De temps à autre, ils tentent de se rapprocher, mais en vain. Le courant est trop fort. Les heures passent. Les vagues se lèvent, et les canoës embarquent de l'eau. Il faut écoper, mais les embarcations deviennent trop lourdes. La mort dans l'âme, Pierre Lavoix donne l'ordre de balancer leurs bagages à la mer.

— Même ta carabine, souffle-t-il à Reynold Lefebvre qui obéit avec un soupir.

Il est minuit.

La mer s'est calmée. Sur la côte toute proche, des projecteurs dessinent des arabesques.

— On essaie d'accoster maintenant, décident-ils. Quitte à s'arracher les bras...

— Ou à terminer à la nage...

Toujours amarrés, les canoës piquent vers la falaise. Les garçons sont déchaînés et, cette fois, ne se soucient ni de l'écume ni du sillage. Ils ne pensent même pas qu'ils risquent une rafale de mitrailleuse. Ils foncent, une seule idée en tête, aborder. N'importe où. Avant-hier, Reynold Lefebvre avait imaginé leur entrée dans un port, digne comme celle d'un paquebot à son premier voyage et il a montré le petit pavillon tricolore qu'il souhaitait accrocher à sa poupe. Il se résout, pour l'instant, à accoster de nuit, sur un bout de grève déserte. L'heure n'est pas au panache.

Un craquement. Le premier canoë a talonné sur les rochers.

— Ça ne fait rien, ça prouve qu'on est près du bord.

En effet, après avoir cherché, pendant encore de longues minutes, un endroit où le débarquement est praticable, ils finissent par le découvrir. Une petite crique, coincée entre les murailles verticales de la falaise.

Les garçons tentent de s'extirper des canoës. Ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent déplier leurs jambes, ankylosées par trente heures d'immobilité. Ils abandonnent les canots, en se traînant sur les fesses et les mains.

— On a oublié quelque chose, chuchote Jean-Paul Lavoix.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Reynold Lefebvre, brusquement inquiet.

— Le champagne...

Ils doivent se contenter de quelques biscuits imbibés d'eau de mer. Puis, roulés dans leurs vêtements, ils s'endorment, à deux pas des embarcations, sur les galets de la grève. Au petit jour, Pierre Lavoix et Christian Richard, les deux aînés, inspectent l'état des canoës. Le premier, celui qui a accroché les rochers, est brisé, incapable de reprendre la mer :

— Tant mieux, disent les benjamins ; nous sommes guéris de la navigation. Nous allons grimper sur la falaise pour demander à rencontrer Churchill...

Reynold Lefebvre n'a pas renoncé à son projet d'entrer dans un port, pavillon haut :

— Qui est volontaire pour m'accompagner ?

Pierre Lavoix est d'accord. Les deux garçons commencent par fixer à la poupe le petit pavillon tricolore. Ensemble, ils remettent leur canoë à flot et, à grands coups de pagaie, ils repartent à la recherche d'un port jugé digne de les accueillir. Les autres ne se pressent pas. A huit heures du matin, suivant Christian Richard, ils commencent à gravir la falaise. Au sommet, ils font irruption dans le poste des gardes-côtes. Christian Richard cherche vainement un mot historique. Il n'en trouve pas. Du reste, son anglais est défaillant. Il dit simplement

— C'est nous. On vient d'arriver...

— Well. Et d'où arrivez-vous ?

— De France.

Les gardiens se font traduire. Puis ils s'esclaffent. Ah! Ces Français, toujours aussi farceurs... Mais ils sont obligés de se rendre à l'évidence devant les preuves, le canoë abandonné, les papiers d'identité. Alors, partagés entre l'enthousiasme pour l'exploit et la peur d'une sanction pour avoir laissé passer une embarcation étrangère, ils préfèrent s'en remettre aux autorités. Un bref coup de téléphone amène bientôt une camionnette de la police.

Pour une entrée triomphale, observe Guy Richard, maussade, c'est réussi. Le char des héros n'est qu'un panier à salade.

Au poste, entre un solide breakfast et une douche chaude, les trois garçons racontent les péripéties de leur traversée, s'attirant des félicitations pour l'exploit sportif. Deux heures plus tard, ils sont rejoints par leurs deux camarades Pierre

Lavoix et Reynold Lefebvre. Les deux camarades ont raté leur entrée épique dans le port d'Eastbourne.

Personne n'a fait attention à nous, grogne Pierre Lavoix ; ça leur semblait tout naturel. On a dû arrêter des ouvriers pour demander où se trouvait le poste de police !

La journée passe, en interrogatoires divers. Trois fois, dix fois, chacun des garçons répète son histoire, devant un interlocuteur différent, donnant un peu plus de précisions, notamment sur ce qu'ils connaissent du dispositif allemand dans la région de Boulogne-Fort-Mahon.

Enfin, le soir, ils sont conduits à l'hôtel.

— Demain vous partirez pour Londres.

Quand ils débarquent à Carlton Garden, le lendemain, les cinq camarades ne passent pas inaperçus. Une nuée d'officiers veulent les voir, les féliciter. Les deux benjamins surtout, Guy Richard et Jean-Paul Lavoix suscitent des exclamations attendries du personnel féminin :

— Comme ils sont jeunes

Le colonel Bureau, nouveau chef de cabinet, les escorte à travers les étages.

— Le général de Gaulle a tenu à vous recevoir.

Minute d'émotion. Ils sont soudain très intimidés. Ils entrent, gauches dans leurs vêtements froissés, marqués par l'eau de mer. Pierre Lavoix a tenté de dissimuler sa silhouette sous un imperméable, Christian Richard rectifie le pli de son pantalon de golf. Les plus jeunes s'en moquent. Ils sont intrigués, encore accessibles au merveilleux.

— Je vous félicite, leur dit De Gaulle, gravement. Vous nous apportez l'espoir dans la jeunesse de France.

Puis il les interroge sur leurs projets :

— Je souhaiterais m'engager dans la marine, répond

Pierre Lavoix.

— Nous voulons nous battre, disent les autres.

De Gaulle approuve :

— C'est très bien. Vous aurez satisfaction. Un œil sur les plus jeunes : même s'il vous faut attendre un peu...

Ils sortent. Le colonel Bureau les attend :

— Vous allez d'abord faire un peu de tourisme, leur dit-il. Le temps, pour nous, de régler votre situation administrative.

— A Pierre Lavoix : les Forces Navales Françaises Libres seront heureuses de vous accueillir.

— Aux autres : nous avons prévu de vous faire effectuer un stage à l'Ecole des Cadets de Malvern. Vous y retrouverez des lycéens de votre âge.

Reynold Lefebvre s'informe :

— Quand signerons-nous notre engagement ?

— Ne soyez pas si pressés ! L'Ecole des Cadets forme des élèves-officiers. Si vous réussissez vos examens, vous serez nommés aspirants...

Un officier les accompagne, dans la voiture mise à leur disposition.

— Par quoi commençons-nous ? demandent les jeunes. L'officier sourit :

— Le tourisme sera pour plus tard, promet-il. Je dois vous conduire auprès d'une personnalité britannique qui a souhaité vous rencontrer.

Les jeunes font la moue. Le protocole les ennuie un peu, Reynold Lefebvre les calme :

— C'est normal, admet-il : après tout, nous sommes les hôtes de l'Angleterre.

Un quart d'heure plus tard, la voiture stoppe dans une petite rue, devant une porte discrète, derrière une modeste grille,

— Dis donc, souffle Pierre Lavoix : j'ai déjà vu cette maison, Aux actualités, avant la guerre...

— Cela ne m'étonne pas : c'est le 10 Downing Street. La résidence du Premier ministre.

Un domestique fait entrer les jeunes. Couloir après couloir, ils traversent la maison, se retrouvent dans le jardin. Là, ils s'arrêtent, médusés. L'homme qui vient vers eux, main tendue, cigare aux lèvres, ils ont vu son portrait partout : Winston Churchill !

Familièrement, ils les prend par le bras, les présente à Lady Churchill et, en leur honneur, fait déboucher une bouteille de champagne, sous les éclairs des flashes des photographes.

— Hier encore, dit Winston Churchill, je me demandais ce que devenait la France, ce que pensaient les jeunes de France. Eh bien ! **Voici le visage de la vraie France.** A cent cinquante kilomètres de Londres, Malvern College dresse sa silhouette gothique dans la campagne du Worcestershire. C'est un complexe solennel, consacré à l'éducation des jeunes futurs gentlemen, une « *Public School* », réservé à l'élite. Jusque-là, Malvern formait des candidats aux universités prestigieuses, Oxford ou Cambridge. Depuis le début de l'année 1941, les élèves se sont un peu serrés pour pouvoir céder une aile des bâtiments, la « maison n°5 », aux jeunes cadets français.

Les frères Richard, Christian et Guy, Reynold Lefebvre et Jean-Paul Lavoix y arrivent une semaine après leur odyssee. Ils sifflent d'admiration. Le cadre est accueillant, soigné, fait pour le ravissement de l'œil, l'élévation de l'âme.

— On dirait un décor de film d'Hollywood, observe Reynold Lefebvre.

Ils ne sont pas au bout de leurs découvertes. Habitues aux sinistres lycées de France, ils sont émerveillés par le souci du confort, entièrement subordonné au travail et à l'étude.

Au rez-de-chaussée, des pièces claires et spacieuses abritent les salles de cours, les réfectoires, les bureaux. Au premier, de petites études destinées à des groupes d'affinité, où toute liberté est laissée aux élèves pour la décoration et l'aménagement. C'est le *home* où les Cadets essaient de recréer un peu de leur pays perdu. Où, aussi, ils collectionnent les symboles militaires : planches représentant des uniformes, affiches barrées de tricolore reproduisant l'Appel du 18 juin, la plupart des grands communiqués de guerre, et, bien en évidence, la photo de leur dieu, De Gaulle.

Au troisième étage ont été installées les chambres, l'infirmerie, et, sous les combles, les dortoirs divisés en compartiments individuels, les *cubicles*, portion réservée au petit univers personnel de chacun.

Tout est propre, net, astiqué. Le décor est à la fois monacal avec cette odeur caractéristique de vieux bois et d'encaustique. Confortable aussi, avec les grandes baies ogivales, les lambris de chêne sombre, les escaliers monumentaux. Les quatre

garçons ont cette impression merveilleuse d'être traités comme des invités de marque :

— Rien ne vous est dû, corrige bientôt Beaudouin, qui a tenu à les recevoir : ici, tout se mérite. Vous devrez montrer, par votre travail, votre volonté, que vous êtes dignes d'être des cadets et d'en porter la fourragère blanche.

Et Beaudouin explique :

— Les Anglais attribuent un galon blanc aux élèves des OCTU (Officers Cadets Training Unit). Nous avons adapté cette coutume à notre tradition française de la fourragère. Elle matérialise en outre notre espoir que les glorieux exploits des Cadets lui donneront un jour les couleurs de la Croix de guerre, de la Médaille militaire et, qui sait, de la Légion d'honneur ? Un peu plus tard, les quatre camarades sont répartis dans les sections. Seul Christian Richard est jugé apte à intégrer la première section. On dit aux autres : Vous êtes trop jeunes pour suivre les cours d'élèves-officiers. La deuxième section constitue le peloton préparatoire. Il dure six mois. Si vous réussissez l'examen de sortie, vous passerez alors à la 1ère section.

Traversée de la Manche

**7^{ème} récit : Le récit de Jean-Paul Lavoix et de
Christian Richard mis en forme par André
Casalis pour la revue l'Echo des Cadets**

Nous sommes depuis le début de la guerre sur une petite plage de la côte picarde où nous venons régulièrement en vacances chaque année.

A Fort Mahon, situé à une soixantaine de kilomètres au sud de Boulogne nous sommes loin, des centres industriels qui risquent d'être bombardés.

Nous, ce sont les membres des familles LAVOIX : madame et ses 5 enfants, son mari, avoué près la Cour d'Appel de Douai réside dans cette ville, et RICHARD le père de famille, ingénieur de l'aéronautique à l'O.N.E.R.A. et ses deux fils.

Les aînés des deux familles Pierre et Jean Paul LAVOIX, Christian et Guy RICHARD fréquentent une annexe du lycée d'Amiens. Pierre et Christian préparent le Baccalauréat.

Jean Paul et Guy sont en quatrième.

L'invasion nous surprend et nous bloque à Fort Mahon. Nous subissons alors l'occupation allemande et comme notre coin est une station balnéaire dont le nombre d'habitant est réduit du fait de la guerre, les Boches se montrent tels qu'ils sont, dépourvus de ce vernis de courtoisie qu'ils affectent dans les villes.

Leur vue nous est insupportable et c'est pour nous, les "jeunes" un véritable supplice de les voir et de constater le manque de réaction de la plus grande partie des "Vieux", qui s'entendent à doucher notre enthousiasme pour le général DE GAULLE qui

continue la lutte. Il nous semble qu'il nous appartient de leur montrer, à eux qui ont été incapables d'empêcher l'invasion, que nous valons mieux qu'eux.

Assez rapidement nous avons connaissance de l'Appel du 18 juin ainsi que de l'affaire de Mourzouk par Leclerc. Par ailleurs nous voyons de temps à autre les avions anglais sillonner le ciel et l'on parle même d'un avion français libre qui aurait survolé la Picardie. Tout cela nous galvanise littéralement et nous n'avons plus qu'une idée en tête: rejoindre l'Angleterre pour participer au combat contre l'Allemand. Nous avons l'habitude de pratiquer le Canoë et il nous paraît tout naturel d'utiliser ce moyen pour rejoindre les côtes anglaises.

C'est seulement à partir du printemps 1941, que commencent les préparatifs actifs. Nous avons un canoë de type canadien trouvé par Jean Paul et Pierre sur la plage au moment de la débâcle. Nous l'avons entretenu et nous disposons de quelques pagaies chipées aux Boches et d'une voile trouvée sur la plage. Dès le mois de mai nous commençons les préparatifs et l'entraînement.

A la fin du mois de juillet arrive Reynold LEFEBVRE, originaire de la région parisienne qui, venu sur de fausses indications pour passer la Manche, achète une épave, un canoë très abîmé trouvé par des pêcheurs, qu'il gare chez Pierre et Jean-Paul et que nous aidons à réparer.

Mais il n'est pas encore question de partir avec lui. Ce sont les circonstances qui nous amènent à partir avec lui. Un de ses camarades qui devait partir avec lui se désiste après les essais et il manque un coéquipier pour son canoë. Nous décidons d'emmener Guy qui a participé aux essais du canot noir, ainsi appelé car il a été recouvert de goudron pour éviter toute fuite. La présence de deux embarcations réduira sensiblement les risques, l'une pouvant toujours aider l'autre.

Nous nous entraînons, souvent en mer, parfois côte à côte avec les Allemands qui eux se préparent pour débarquer en Angleterre. Nous avons même droit à leurs applaudissements lorsque nous faisons de belles performances et que notre canoë laisse derrière lui leurs embarcations en caoutchouc. Nos parents sont au courant de nos projets et, bien entendu, ne nous

prennent pas au sérieux; ils nous ont même ri au nez. Nous avons donc décidé de ne pas les tenir au courant. Nous rassemblons le matériel nécessaire : deux boussoles, une par canot, une montre et un réveil. La montre ne nous servira pas car elle se détraquera dès le départ; sept pagaies simples pour cinq rameurs soit deux de réserve en cas d'accident ou de perte et chaque canot a sa voile, taillée dans un rideau pour l'une d'entre elles. Nous avons comme arme un Lebel et 45 cartouches emportés par Reynolds et qui, en aucun cas, n'auraient pu nous être utiles, Plusieurs couteaux, une lampe de poche, un drapeau français. Nous partageons quelques sacs contenant pull-over et chaussettes, pour nous protéger du froid, et nos quelques provisions: du sucre et des biscuits de soldat économisés sur nos déjeuners, du beurre et des rillettes il y a notamment 10 kg de pain dont les tickets ont été trouvés par des moyens plus ou moins légaux car tout est rationné. Nous emportons 14 litres d'eau. Christian emmène ses chers livres de math-élem et Guy une Bible, son sac, du type sac de matelot plus un sac contenant des provisions, le tout réparti entre les deux canots. Nous avons un peu de matériel de sauvetage, une ou deux chambres à air comme bouées, mais pas grand chose d'autre bien que seuls deux d'entre nous sachent nager.

Mais sur ces entrefaites la mer devient excessivement mauvaise et, entre temps, Mr LAVOIX décide de rappeler ses fils à Douai. Ils doivent partir le 17 septembre. Or, grâce au ciel, le 16, la mer se calme; le vent est d'est c'est à dire on ne peut plus favorable. Le départ tant attendu, est décidé pour le soir et, tandis que certains préparent les provisions, Pierre et Jean Paul, préparent le départ de leur famille pour le lendemain.

L'un des canots se trouve sur la plage, l'autre dans la cour des LAVOIX, les paquets dans une maison voisine. Le soir sous le prétexte du déménagement, Pierre et Jean Paul s'activent dans leur cour, rentrant et sortant, puis rentrent une bonne fois, ressortant aussitôt par la fenêtre.

Il est vingt heures et la nuit est tombée. Nous attendons le passage de la patrouille qui chaque soir, parcourt la côte puis nous portons les paquets jusqu'au canot qui est sur la plage et ce dernier à la mer, il faut ensuite recommencer avec l'autre.

En tout 500 m à parcourir sur une plage où, n'existe aucun rocher où se dissimuler, le poste côtier allemand n'étant pas à 200 mètres,

Enfin nous voici au bord de l'eau, nous poussons les canots à la mer. Horreur, elle est phosphorescente !

Mais il n'est plus temps de reculer. Nous embarquons mais chaque canot laisse derrière lui un sillage d'au moins 25 mètres et, à chaque coup de pagaie, les remous de l'eau donnent une lueur verte. Nous pagayons à toute allure pour nous mettre le plus rapidement possible hors de la portée des mitrailleuses côtières allemandes. La marée descendante nous y aide heureusement. Jusque-là tout a bien été. Nous faisons plein ouest en vérifiant notre direction d'un discret coup de lampe sous nos imperméables. Mais alors commencent les minutes pénibles de l'expédition, minutes qui vont durer trente heures. La mer commence en effet à se creuser et quelques lames à déferler car nous n'avons pas tenu compte du vent d'est. Les dunes nous propageaient au départ mais une fois au large le vent un instant contrarié reprend le dessus. Pendant plusieurs heures nous pagayons tous de notre mieux et, essayant de temps à autre un paquet de mer, nous ne nous perdons qu'une fois de vue. Nous percevons cependant nos appels réciproques et, pour éviter cet accident nous relient les deux embarcations par une cordelette. Nous écopons avec de vieilles casseroles emportées à cet effet, puis nous repartons. La mer est très mauvaise et Pierre attrape le mal de mer à force de voir l'eau clapoter au fond du canoë; Guy fait de même. Nous plions alors notre voile et attendons un moment. Nous apercevons des projecteurs: raid aérien sur Boulogne ou vedette en patrouille? Nous reprenons notre route après une nouvelle vérification de la direction.

A l'avant de notre canot, adossé au mât, Jean-Paul somnole, tenant la voile derrière lui Christian dirige tenant aussi la voile; dans le deuxième canot, Guy dort à l'avant et Reynold tient la barre.

Notre traversée monotone se poursuit, toujours la même mer, les mêmes rouleaux, les mêmes vagues déferlantes qui, dans la nuit, nous abordent sournoisement et de temps en temps une lame qui nous douche et nous gèle. Pour faire nos nécessités

nous avons une casserole et de temps en temps l'un de nous la réclame.

Au cours de la nuit nous voyons ou entendons deux vedettes allemandes. Puis la lune apparaît jetant sur la mer une clarté blafarde et sinistre qui donne un peu plus d'horreur à notre situation; jusqu'au petit jour c'est un véritable cauchemar, mais la nuit s'achève sans autre incident.

Enfin vient le jour et la délivrance, bien que nous puissions encore apercevoir la côte française. Mais à ce moment nous entendons un ronronnement accompagné de sifflements, ce signe si caractéristique des avions allemands. Il faut baisser la voile.

Nous nous reposons quelques instants grignotant quelques biscuits et croquant quelques morceaux de sucre.

Puis, vérifiant toujours notre direction sur la boussole nous reprenons notre marche.

Jusqu'au lever du soleil, tout se passe sans alarme.

Quand il se lève, nous voyons la côte française disparaître complètement. Il doit être alors 8 heures.

A partir de ce moment, nous sommes complètement isolés, la mer derrière, à droite, à gauche, devant, toujours la mer. Une mer moutonnante et resplendissante sous le soleil du matin. Le soleil nous réchauffe vite et nous nous sentons revivre.

Vers 9 à 10 heures du matin, nous sommes le mercredi 17 septembre 1941, nous apercevons à l'horizon une barre de nuages qui nous fait supposer qu'une terre se trouve là. Alors chaque canot met sa voile et navigant de concert, nous piquons vers l'horizon à bonne allure.

Quelques changements ont alors lieu dans les équipages, Pierre et Christian passent dans le canot noir et Reynold et Guy dans le grand. Puis Pierre revient et Reynold réintègre son canot.

Malgré ces transbordements notre voyage continue à bonne allure et pendant ce temps les nuages prennent une forme incurvée qui nous fait penser de plus en plus à une côte. Puis apparaissent des mouettes et plus tard des hirondelles de mer. Et vers midi, une ligne sombre et indécise se montre à l'horizon. C'est l'Angleterre. De midi à 3 heures, grignotant de temps en temps un biscuit ou croquant un sucre, nous

avançons à travers les lames, marchant tantôt à la voile, tantôt à la pagaie et quelquefois avec les deux. A trois heures nous arrivons au point le plus proche de la côte anglaise que nous devions atteindre ce jour là. Nous distinguons les maisons, les arbres et nous croyons même voir les autos.

Nous sommes survolés par des avions alliés qui ne nous voient pas. Jusqu'à six heures nous ne pouvons pas avancer d'un millimètre pour atteindre cette côte car le vent et les courants sont contre nous, Cette côte est le Dungeness.

C'est alors qu'une sorte de mutinerie se produit à bord. Les uns craignant d'être déportés en mer, veulent continuer la route vers Dungeness, les autres suggèrent de se diriger vers Hastings Nous nous fatiguons quelques instants contre le courant vers Dungeness, puis quand au bout d'une demi-heure nous sommes fatigués, nous mettons la voile pour nous diriger vers la côte qui est à notre gauche.

Depuis un moment d'ailleurs nous avons jeté par-dessus bord l'eau, les pains, le fusil, les cartouches et la voile du second canot qui nous ont paru un moment inutiles.

Nous apercevons alors, non loin de nous, deux vedettes anglaises en face de la pointe de Beachy. Nous apercevons sur le pont les pilotes à moins de 500 mètres ; à notre grande déception, elles passent cependant sans nous voir.

Alors, baissant la voile, nous repartons à la pagaie. Quand la nuit vient, nous nous dirigeons sur les étoiles. Fatigués, nous nous replions sur nous même pour ne pas déséquilibrer le canoë et nous essayons de dormir.

Nous sommes là, nous balançant au gré des flots depuis un certain temps quand soudain, l'un de nous en s'éveillant crie soudain: "les projecteurs". En effet trois projecteurs peu éloignés dressent leurs faisceaux dans la nuit. Démarrer est l'affaire d'un instant. Puis un à un ils s'éteignent.

Nous continuons pendant un moment à faire des signaux morse le V et le SOS avec la grosse lampe de poche que nous avons emportée; rien ne nous répond et nous nous recouchons au fond de des canots.

Puis plus tard l'un de nous, réveillé aperçoit la masse sombre d'une falaise se détacher dans l'obscurité. Nous recommençons à pagayer, nous peinons sur nos avirons mais notre peine est couronnée de succès. Après une lutte épuisante contre le courant nous approchons de la Côte mais nous entendons des rochers racler le fond des embarcations, nous cherchons alors une passe et nous touchons enfin terre après trajet d'environ 130 km. Nous débarquons mais nous nous apercevons que nous ne tenons plus sur nos jambes: nous nous sommes ankylosés à force d'être restés 31 heures assis. Cependant, réunissant nos forces, marchant à quatre pattes, puis trébuchant dans les rochers à tout instant, nous réussissons à remonter les paquets hors de portée de la mer. Nous mangeons les quelques provisions, qui nous restent, nous abreuvant à un filet d'eau qui coule sur la falaise. Nous allons rechercher les canots, les apportons, puis nous nous couchons sur les rochers comme le jour se lève. Nous avons fait toutes ces manœuvres avec la grosse torche électrique et personne ne nous a vus ou entendus. Nous sommes en Angleterre! Le cauchemar est terminé. Au bout de plusieurs heures nous nous réveillons un à un, nous déjeunons de quelques morceaux de sucre, faisons un brin de toilette, puis regardant notre position, nous apercevons à quelques centaines de mètres la digue du port d'Eastbourne. Le canot noir ayant été troué par les rochers, deux équipes se forment: Reynold et Pierre dans le canot intact avec les bagages, Guy, Christian et Jean Paul prennent par la plage vers la ville. Bientôt des ouvriers d'une carrière de galets nous interceptent. Aucun de nous ne parle l'anglais, nous avons tous appris l'allemand au lycée. Ils nous identifient cependant tout de suite en voyant à peu de distance en mer notre pavillon hissé sur le bateau pour la circonstance et nous emmènent dans un hangar situé près de là.

Ils nous offrent de quoi nous restaurer. Peu d'instants après arrive un car de police dans lequel on nous installe avec une couverture bien chaude.

Pendant ce temps le canot poursuit sa route paisiblement quand les deux membres de l'équipage s'entendent interpeller, ils regardent et voient une jupe, ils se disent : "ce n'est rien,

c'est une femme" mais regardant de plus près ils reconnaissent un lieutenant écossais. Ils accostent alors et sont embarqués dans notre car qui vient d'arriver. On nous conduit alors au poste de police où nous sommes restaurés et prenons une douche qui nous paraît agréable au possible. Nous passons la journée interrogés et admirablement soignés, vêtus d'immenses habits de policiers anglais. Deux costumes auraient suffi pour nous cinq. Nous passons la journée et la nuit à Eastbourne puis le lendemain matin, toujours dans le car de police, nous gagnons Londres où nous arrivons le 19 septembre.

Un journaliste qui se trouvait à Eastbourne par hasard a, entre-temps, lancé la nouvelle de notre arrivée. La BBC l'a rapidement répercutée sur les ondes et nos parents, qui s'étaient bien doutés de notre destination en ne retrouvant pas les canoës, sont ainsi rapidement rassurés.

Nous ne voyons rien de Londres les premiers jours car on nous conduit bel et bien dans un camp de concentration. Ce camp, appelé Patriotic School est un ancien couvent transformé pour les besoins de la cause. On y est très bien mais il y manque la liberté et l'on s'y ennuie à mourir. C'est là que sont concentrés tous les gens arrivant en Angleterre jusqu'à ce que leur identité soit vérifiée, Nous sommes, pour notre part, interrogés très longuement par des agents du contre-espionnage britannique.

Le 21 une voiture militaire française vient nous chercher pour être présentés au général DE GAULLE dans son bureau de Carlton Garden: il nous parle de la France Libre, de la France et nous interroge sur notre voyage. Il nous signale qu'une personnalité britannique a manifesté le désir de nous voir.

Puis le 22 septembre on nous emmène au 10 Downing Street où sommes reçus par le Premier Ministre Winston CHURCHILL et son épouse; ils nous offrent un verre de champagne à la santé de la France et nous font visiter la salle du conseil des ministres.

Les journaux du soir relatent notre équipée, c'est ensuite le tour de revues: tous mettent l'accent sur notre jeune âge: Pierre a 19 ans, Jean-Paul et Christian 17, Reynold 16 1/2 et Guy 15 1/2. La BBC, enfin, où nous avons un entretien de dix minutes

avec Jean OBERLE. Cet enregistrement passera plusieurs fois dans l'émission "Les Français parlent aux Français".

Puis nous passons une dernière nuit à

Londres et partons au repos dans une petite ville d'Angleterre où nous sommes partout merveilleusement accueillis.

L'accueil qui nous est fait partout est bien au dessus de tout ce que nous avons espéré et nous pouvons constater que l'Entente Cordiale existe toujours, ce qui ne peut être que de bonne augure pour l'avenir des deux grands peuples.

Un mois plus tard. Pierre rejoint la Marine Française Libre et les quatre autres que nous sommes, l'Ecole des Cadets de la France Libre à Malvern.

Christian RICHARD

Jean-Paul LAVOIX

NB; le texte qui précède a été adapté par A.CASALIS à partir des quatre récits mis aimablement à sa disposition par les auteurs. Les omissions sont volontaires afin de permettre à cet article de s'inscrire dans le cadre de la revue ECHOS, A.C.

Traversée de la Manche

Récit N° 8

Texte de R.Gosselin

Paru en 1951 puis repris avec quelques modifications en 1955
et en 1961

Le texte est paru en deux parties

***LE JOURNAL DE RUE Du Marquenterre et du
Ponthieu - Samedi 24 novembre 1951***

IL Y A 10 ANS à Fort-Mahon-Plage

IL Y A DIX ANS, nous étions en occupation allemande! Tout le monde s'en souvient, bien entendu, à l'exception des enfants. Les lignes qui vont suivre rappelleront, ou feront connaître, l'acte d'héroïsme de cinq jeunes Français, habitant Fort-Mahon, dont l'action d'éclat est forcément passée presque inaperçue à l'époque. Elles prouveront que, quoiqu'on dise, le patriotisme subsiste encore, à un haut degré, chez certains jeunes.

Dans son ouvrage, ayant pour titre « Charles de Gaulle », Philippe Barrés a signalé cet acte. Nous en extrayons le passage qui s'y rapporte:

«Au milieu de septembre 1941, exactement le 17, cinq écoliers français, à demi morts de faim, glacés de froid, et portant avec eux leurs livres d'école, abordaient en Angleterre, après avoir

traversé la Manche, dans deux frêles canoës indiens.

« Ils avaient de 17 à 19 ans, aucun d'eux ne parlait anglais. Ils expliquèrent qu'ils avaient passé 2 jours et 2 nuits en mer. Des Allemands les avaient aperçus, au moment où ils sortaient de l'embouchure d'une rivière près de Boulogne, mais sans doute avaient-ils cru qu'il s'agissait d'une partie de plaisir, car ils ne tirèrent pas sur les canoës.

« Les 5 garçons naviguèrent vers le nord le premier soir, sans hisser leurs voiles par crainte d'être vus de la côte française. Ils pagayèrent désespérément pour s'éloigner aussi vite que possible de leur rivage natal. Mais un courant contraire freinait leur marche et les vagues habituelles de ces parages les secouaient dangereusement. Quand la nuit vint, ils hissèrent leurs voiles improvisées, échangeant, de temps en temps, des appels, pour être sûrs que les embarcations ne se séparaient pas. A l'aube du jour suivant, ils reprirent la pagaie pour éviter, autant que possible, d'être remarqués par les avions allemands.

« Après un jour et une seconde nuit d'anxiété et d'efforts, ils aperçurent la côte anglaise.

L'un des canoës, touchant un récif, sombra, mais ses trois occupants réussirent à gagner la côte à la nage. L'autre canoë aborda sans encombre.

« Les 5 garçons étaient épuisés, mais rayonnants de bonheur, quand la police d'Eastbourne les prit en charge et leur procura des bains chauds, des vêtements secs et de la nourriture. Ils expliquèrent qu'ils ne pouvaient plus supporter les Allemands et qu'ils avaient décidé de rejoindre les Français libres pour aider à libérer leur pays.

« Ils portaient avec eux quelques lettres de recommandation pour des amis en Angleterre et ils avaient gardé leurs livres d'école, dans l'intention de continuer leurs études jusqu'à ce que le Général de Gaulle jugeât bon de les employer.

« Aussitôt informé de l'aventure des jeunes Français, M. Winston Churchill les invita, 10 Downing Street, pour leur offrir avec Mme Churchill, un verre de Bordeaux à la santé de la France. Les garçons en furent émus, au point qu'ils avaient des yeux pleins de larmes. »

Quels étaient ces jeunes gens, quel était leur idéal, comment avaient-ils préparé cette expédition, d'où partaient-ils

exactement, que fut leur traversée, leur vie en Angleterre, leur rôle jusque la fin de la guerre et que sont-ils devenus depuis la Libération ?

Ces jeunes garçons étaient les frères Pierre et Jean Lavoix, les frères Christian et Guy Richard et Reynold Lefebvre. Les 2 premiers, fils d'un avoué d'appel de Douai, alors âgés de 18 et 16 ans, connaissaient parfaitement la plage de Fort-Mahon, qu'ils fréquentaient depuis dix ans, - leurs parents étaient locataires attirés de la villa « Ma Cazotte », propriété de M. Clichet.

M. Richard Père, ingénieur civil de l'aéronautique, propriétaire des villas « La Terrasse » et « Côte d'Opale», venait, aussi, depuis longtemps, sur cette plage, que ses fils de 17 ans 1/2 et de 15 ans 1/2 parcoururent en tous sens. Seul, Lefebvre, fils d'un directeur d'école de St Denis, était complètement étranger à cette localité. Il était âgé de 17 ans. Grâce au repli du lycée de Jeunes Filles d'Amiens, qui devint établissement mixte, les frères Lavoix et Richard purent, au début de la guerre, continuer leurs études secondaires à Fort-Mahon, ce qui leur permit de faire connaissance.

Dès le jour de l'arrivée des Allemands, ils sentirent déjà s'éveiller en eux l'esprit de résistance. Ce même jour, Pierre Lavoix faisait passer dans un yacht en Angleterre huit soldats et c'est de retour de cette expédition que germa en lui l'idée de retourner, en canoë, dans ce pays.

Jusqu'au mois de juillet 1941, noyés dans la masse des Allemands, il fut impossible à ces jeunes gens de rien entreprendre. Ils étudiaient pourtant les conditions d'une traversée, la fabrication d'un matériel, la direction des vents et des courants et la question de l'entraînement. Les frères Lavoix étaient des fervents de la pagaie, ils ne craignaient pas la mer et le plus jeune était déjà connu des canoëtistes, depuis l'âge de 7 ans, sous le nom de «Mécanicos». Ils n'hésitèrent pas à s'entraîner au milieu des occupants, - qui disposaient de canots volés dans les chalets. - simplement vêtus de slip, comme eux. Petit à petit, ils fabriquèrent voiles, pontage en

toile, sièges confortables pour une croisière difficile. Chaque jour, ils mettaient de côté un morceau de sucre et un biscuit.

C'est à cette époque que Christian Richard fit connaissance de Lefebvre, qui était, aussi désireux de passer en Angleterre et qui avait entendu parler d'un service de barques qui, en réalité, n'existait pas. Ce dernier était, déjà, d'accord avec un jeune homme pour traverser la Manche. Il venait même d'acheter un canot, à l'état d'épave, qu'il demanda à entreposer dans la cours de « Ma Cazotte », pour obtenir le concours des frères Lavoix, en vue de la réparation rapide de ce bateau.

Pierre Lavoix, déjà alors considéré comme le chef de l'expédition, en sa qualité d'aîné, lui fit part de son idée identique, mais ne put se mettre d'accord avec lui, car Lefebvre était pressé de partir, dans des conditions matérielles et d'entraînement qui le vouaient fatalement à l'échec. Pierre Lavoix, - quelque peu critiqué par tous les autres,- estimait qu'il était indispensable d'accomplir la traversée en deux équipes de trois, pouvant s'entr'aider avec un entraînement sérieux. Heureusement que le coéquipier de Lefebvre abandonne son idée à la dernière minute et que celui-ci revient vers les Lavoix et les Richard, son canot étant en état de naviguer, grâce au travail de ces derniers.

Les cinq étant d'accord sur tout points, commença alors un entraînement intensif. Et c'est avec admiration que les soldats allemands, se voyaient distancer sur l'eau par cette superbe et jeune équipe de rameurs à la cadence rapide et régulière !

Nous étions en septembre ! Il ne restait plus qu'à attendre le beau temps, car l'état de la mer ne permettait pas alors la traversée.

Le 16 septembre, le vent étant passé à l'est, signe de beau temps, et Pierre Lavoix étant allé consulter les cartes de son voisin et ami Echalié, le départ fut fixé, pour le soir même. Personne n'était au courant de l'expédition, en dehors des jeunes gens, de Mlle Mayer, qui s'occupait des frères Richard, depuis le décès de leur mère, et de madame Clichet.

A l'heure H, 20 h. 45, les frères Lavoix sautent par la fenêtre du premier étage, sans prévenir leurs parents, et trouvent les frères Richard et Lefebvre, à qui madame Clichet vient de remettre une lettre pour la B.B.C. Ils emportent dix kilos de pain, quinze litres d'eau, 250 grammes de rillettes, un fusil, des livres de classes, un réveille-matin, deux boussoles, des lampes de poche, deux casseroles pour vider l'eau qui embarquerait -les canoës n'étaient pas pontés. Tous sont en short, pull-over, blouson et imperméable.

Le premier coéquipier de Lefèvre qui avait encore promis de venir ne se présente pas.

A 21h, la patrouille habituelle passe sur la plage pour se rendre au nid de mitrailleuses qui se trouve à 200 mètres sur la dune la plus proche de « Ma Cazotte ». Les 5 jeunes garçons partent rapidement sur ses talons. Le canoë de Lefebvre est déjà à la limite de la marée. Il n'y a plus qu'à transporter sur les épaules celui des Lavoix, contenant les vivres et objets à emporter. Le journal « Le Marquenterre » indiquait la pleine mer à 19 h. 54 (heure française, avec une hauteur de 70, un coucher de soleil à 19 h. et un lever de lune à 1 h 03. Sans perdre de temps, l'embarquement est effectué, car le courant doit porter les navigateurs à la vitesse de 1, 2 puis 3 noeuds, et que tout retard modifiera les calculs, qui ne pourront être refaits, faute de carte, et dans la nuit opaque. Le vent doit les écarter de la baie d'Authie, où la mer va s'engouffrer, qui effacera, au surplus, leurs pas sur le sable.

R. GOSSELLIN.

LE JOURNAL DE RUE -Du Marquenterre et du Ponthieu Samedi 8 décembre 1951

Les frères LAVOIX et Christian Richard montent dans le même canot, Lefèvre et Guy Richard, sans troisième malheureusement, sont ensemble.

A peine sur l'eau, les navigateurs éprouvent un premier ennui : la mer est terriblement phosphorescente. Ils sont, de suite, convaincus que les mitrailleuses allemandes de la côte vont se mettre à crépiter, car les canoës laissent derrière eux de longues traînées lumineuses. Il n'en est rien heureusement, et les embarcations naviguent de conserve à se toucher, tant la nuit est noire. La baie d'Authie passée, les voiles sont hissées. La distance à vol d'oiseau qui les sépare alors de la côte anglaise est de 90 kilomètres, mais il ne peut être question de suivre une *ligne droite*.

A minuit, alors que la mer devient houleuse, une vedette allemande se dirigea vers les deux canoës. Les voiles sont abattues. Un projecteur s'allume, cherche mais sans résultat, les vagues étant assez hautes pour les cacher, mais, aussi, pour inonder, par la même occasion. La vedette s'éloigne, mais il faut souvent vider l'eau des canots, ce qui ralentit la marche. Trois des jeunes gens se plaignent du mal de mer.

L'embarcation de Lefebvre suit avec peine, par suite du manque de bras. Le courant s'est, aussi, inversé et il faut lutter contre lui, tant et si bien, qu'à sept heures, au lever du jour, Boulogne s'estompe encore, mais déjà loin, à l'horizon. Virant à l'ouest, voile hissée, et remorquant le canoë de Lefebvre, nos jeunes gens filent rapidement, vent arrière. Mais, bientôt, un avion ennemi se fait entendre, qui oblige à rentrer les voiles. Il passe sans rien voir, et les embarcations avancent, le courant faisant dériver vers le nord, comme prévu, mais avec trois heures de retard.

A midi, on aperçoit la terre et même parfaitement les maisons. Les jeunes gens sont en désaccord, pour savoir s'il s'agit de la côte française ou anglaise. L'examen de la boussole prouve que l'on est près de l'Angleterre, peut-être, seulement, à une dizaine de kilomètres. Mais la mer descend, le vent remonte

au nord, les vagues sont plus fortes. Les embarcations sont déportées vers le large. Pris par l'épuisement et le découragement les jeunes gens se laissent aller.

A 17 h. de plus en plus anéantis, dérivant fort loin de la côte, un avion anglais survole les canoës et donne courage aux navigateurs. Mais les vagues, de plus en plus mauvaises, les obligent à vidanger continuellement et à jeter, par dessus bord, pain, eau et fusil, après avoir mangé quelque peu.

Une heure plus tard, c'est une vedette qui vient vers eux, mais fait, aussi, demi-tour sans les voir, malgré les signaux à elle faits. Puis, un bateau passe au large. Le moral est très bas chez Pierre Lavoix et Lefebvre qui, seuls, veillent à faire face aux vagues, pendant que leurs trois compagnons s'assoupissent sans dormir, en raison de leur position assise inconfortable et de l'eau, dont ils sont continuellement inondés. Un peu reposés, les trois remplacent Pierre Lavoix et Lefebvre à la direction des canots, pour leur permettre de s'assoupir à leur tour.

Il est, de nouveau, minuit. La mer se calme. Des projecteurs de D.C.A. fusent dans le ciel. Le courant est favorable. Tout le monde a repris courage. Les 5 jeunes gens repartent à la pagaie avec autant d'ardeur qu'au départ de Fort-Mahon. Le canoë de Lefebvre a été renforcé en cours de route, de Christian Richard. Il file donc plus rapidement que l'autre. Mais, soudain, il s'accroche sur un rocher. La côte serait donc proche !

A 3 h. environ (car le réveil matin s'est arrêté, sous l'action des paquets d'eau), les 5 amis naviguent encore avec courage mais prudence parmi les rochers. Ils se dirigent vers un cap, qu'ils apprennent, par la suite, être Beachy-Head. Ils passent au pied d'une falaise tombant à pic sur la mer, et ils accostent sur un petit plateau rocheux, avec de l'eau à mi-jambe, épuisés, trempés, grelottants, sans pouvoir facilement se tenir sur les jambes ankylosées par trente heures d'inaction et d'humidité. Il était environ 4 h. du matin.

Sur les galets de la plage, ils tordent leurs vêtements, mangent les rillettes et biscuits qui leur restent, puis exténués, ils s'endorment tous à poings fermés. Vers 8 heures, ils se réveillent, et aperçoivent une ville, à un kilomètre. C'était Eastbourne.

Pierre Lavoix et Lefebvre tinrent à monter en canot, pour gagner le port, arborant fièrement un pavillon français, après avoir abandonné le deuxième canot éventré. Pendant ce temps, les trois autres amis s'approchent, à pied, des premières maisons de la ville et rencontrent quelques ouvriers, qui téléphonent à la police. Un car arrive, qui transporte au poste les voyageurs, où on les héberge et où un les bourre de friandises.

Le lendemain on les conduit à Londres pour y subir de nombreux interrogatoires. Ils y rencontrent des Belges, Hollandais, Norvégiens même, ayant accompli le même exploit mais en général dans des conditions plus faciles de transport, avec toujours le risque d'être mitraillés par vedettes ou avions allemands, car nombreux furent ceux qui furent tués, ou noyés, en cours de route.

Le dimanche 21 septembre, le Général de Gaulle les reçoit dans son quartier général et leur fait prendre contact avec les premiers Français qu'ils rencontrent.

Le lendemain, c'est le premier ministre anglais, M. Winston Churchill, qui tient à les voir à Downing Street, en présence de Mme Churchill leur fit narrer leur traversée, les fit photographier et après leur avoir offert à boire, il les félicite chaleureusement.

Puis, on les envoya dans une maison de repos et Pierre Lavoix et Christian Richard, qui avaient en poche leur convocation pour le baccalauréat à Abbeville, furent admis à se présenter à la session du lycée français de Londres, où ils s'en tirèrent très honorablement, bien que n'ayant pu travailler cet examen depuis un mois.

Au début d'octobre, les cinq amis se séparèrent.

L'aîné entre à l'école navale, les autres à l'école des Cadets. Ils ne rencontrèrent, malheureusement, dans ces dernières, -tant de la part de élèves que des professeurs, que de la jalousie, au point que seul, Lefebvre, qui s'y montra d'une rare souplesse, sortit aspirant. Après l'école, tous firent leur devoir militaire. Pierre Lavoix, patrouilla sur les côtes de France et d'Afrique à bord de bâtiments légers pendant plus de trois ans. Il prit part au débarquement de Normandie comme à la prise du Havre, de l'île de Ré, de Royan et de Saint-Nazaire. Son

frère n'acheva pas ses études à l'école des Cadets, pour raison de santé, mais rétabli, lors du débarquement de Normandie, il y participa avec la division Leclerc, dont il connut tous les combats, à Paris, Strasbourg, Royan et l'Allemagne. Christian Richard partit en Afrique par le Cap et rejoignit en Lybie la division française libre du Général Brosset. Il fut en Tunisie, Italie, France (débarquement de Cavallaire) Toulon, Belfort, Alsace et Allemagne. Son jeune frère, à sa sortie d'école, rejoignit en Tunisie, le 1er Régiment d'Artillerie Coloniale, où avait été muté son frère et fit les mêmes campagnes que lui. Quant à Lefebvre, dont la conduite fut toujours exemplaire et héroïque, il resta le même, jusqu'au jour où il tomba définitivement en Alsace, près d'Obernaï, en protégeant le repli de ses hommes, lors d'une contre-attaque allemande. Il était Lieutenant à la Première Divisions Française Libre et avait déjà été blessé deux fois pendant la campagne d'Italie. C'était une des plus nobles figures de Français libre que l'on pouvait rencontrer, sans peur et sans reproche.

Malgré ces campagnes, la jalousie, qui avait marqué le passage à l'Ecole de nos jeunes gens, continua à leur interdire tous grades, ou distinctions. A leur démobilisation, Lavoix aîné était quartier-maître, son frère 1ère classe, Christian Richard, brigadier-chef et son frère 2^e classe. Comme décorations, aucune, sauf la Médaille de la Résistance et des Evadés et celle d'Ancien Combattant Honoraire de Fort Mahon-Plage, à laquelle ils ont été très sensibles.

Civil, Pierre Lavoix reprit ses études et fut reçu à la licence en droit et à l'examen d'avoué. Il est marié, père de trois enfants, et succédera bientôt à son père. Son frère, tout en poursuivant des études de comptabilité, est agent de maîtrise à la Compagnie des Magasins Généraux de Paris. Il est marié et père d'un enfant. Les frères Richard sont célibataires. L'aîné est rédacteur titulaire à l'administration centrale du M.R.U, et le cadet, qui obtint sa licence en philosophie, est professeur au lycée de Pnom-Penh (Cambodge).

Comme l'évasion de ces jeunes gens ne fut dictée que par pur patriotisme, sans le moindre esprit politique, contrairement à ce qu'écrivirent certains journalistes anglais et français, le fait d'avoir été reçus et par le Général de Gaulle, et par le premier ministre anglais Churchill, constitue pour eux la plus glorieuse récompense que l'on pouvait leur accorder.

Quant à nous, nous sommes très fiers d'eux, et leur adressons, à l'occasion du dixième anniversaire de leur départ de notre région, notre sincère admiration, reconnaissant qu'ils ont bien mérité de la Patrie.

R. GOSSELLIN

Traversée de la Manche

Récit N° 9

**Texte du Lieutenant Colonel Claude LEGRAND
paru dans Journal des armées**

Ils sont partis sur une barque légère...

Le 16 septembre 1941 à la nuit tombée, sur la plage de Fort-Mahon dans la Somme, cinq jeunes gens dont l'aîné avait tout juste dix-neuf ans et le plus jeune quinze et demi mettent deux canoës canadiens à l'eau et s'embarquent pour traverser la Manche afin de rejoindre les forces françaises libres. Moins de trente heures plus tard, ils touchent terre le long des falaises d'Eastbourne, traversée réussie. M. Jean-Paul Lavoix, qui fut l'un de ces garçons qui ne voulurent pas s'avouer vaincus, nous raconte comment naquit et fut exécuté ce projet qui devait l'amener trois ans plus tard à débarquer sur les côtes de France au sein de la 2^e D.B.

Q.— M. Lavoix, pouvez-vous nous dire comment vous est venue l'idée de rejoindre les forces françaises libres ?

R.— Comme beaucoup d'habitants du nord de la France, nous avons cherché refuge dès le début des hostilités en 1939, loin des centres industriels qui risquaient d'être bombardés. C'est ainsi qu'avec mon frère aîné, nous fréquentions une annexe du lycée d'Amiens installée à Fort-Mahon-plage, à une soixantaine de kilomètres au sud de Boulogne et où nous venions régulièrement en vacances chaque année. L'annonce de l'Armistice avait fait naître en nous un sentiment de rage impuissante, et nous pensions sincèrement qu'il nous

appartenait de montrer à nos aînés qui avaient été incapables d'empêcher l'invasion, que nous valions mieux qu'eux. Assez rapidement, nous eûmes connaissance de l'Appel du 18 juin ainsi que de l'affaire de Mourzouk par Leclerc. Par ailleurs nous voyions de temps à autre les avions anglais sillonner le ciel et l'on parlait même d'un avion français libre qui aurait survolé la Picardie. Tout cela nous avait littéralement galvanisés et nous n'avions plus qu'une idée en tête : rejoindre l'Angleterre pour participer au combat contre l'Allemand comme l'avaient fait avant nous notre père en 1914 et notre grand-père en 1870.

Q.— Comment s'est effectué le choix du moyen le plus apte à la réalisation de votre projet ?

R.— Mon frère Pierre et moi avions l'habitude de pratiquer le canoë et nous connaissions des gens qui avaient effectué de nombreuses randonnées avec ce mode de transport. Il nous est donc apparu tout naturel de l'utiliser pour rejoindre les côtes anglaises. En fait, nous n'avions guère d'autre possibilité car les Allemands détérioraient ou confisquaient tous les bateaux un tant soit peu importants. Nous avons intéressé à notre projet deux de nos camarades de lycée, les frères Christian et Guy Richard et notre intention était de faire une partie de la traversée à la voile si le vent était favorable, mais nous pensions qu'il fallait surtout que notre départ soit très rapide si nous voulions nous mettre hors de portée des lignes de défense allemandes. Nous nous entraînions donc régulièrement à bord d'un grand canoë que nous avons récupéré sur la côte au cours de la débâcle et dont nous n'avions pas pu retrouver le propriétaire. Le plus cocasse de l'histoire c'est que nous nous entraînions en mer, côte à côte avec les Allemands qui eux se préparaient pour débarquer en Angleterre. Nous avions même droit à leurs applaudissements lorsque nous avons fait de belles performances et que notre canoë avait laissé derrière lui leurs bateaux de caoutchouc.

Sur ces entrefaites, un cinquième larron, Reynold Lefebvre, originaire de Saint-Denis, vint se joindre à notre groupe et mit à notre disposition un deuxième canoë acheté à des pêcheurs et que mon frère l'aida à remettre en état.

Q.— Vos parents étaient-ils au courant de vos intentions ?

R.— Nous ne leur avons rien caché de nos projets, et bien entendu ils ne nous avaient pas pris au sérieux et nous avaient même ri au nez. Nous avons donc décidé de ne pas les tenir au courant et le 16 septembre au soir, alors que nous les avons aidés durant la journée à préparer le déménagement car nous devions rejoindre notre ville natale de Douai, le littoral étant devenu trop dangereux, nous sommes sortis par une fenêtre sans nous faire voir pour rejoindre nos trois camarades. Nous avons attendu le passage de la patrouille qui chaque soir parcourait la côte, et puis nous avons mis nos canoës à l'eau. Nous emportions avec nous quelques vivres sous forme de biscuits de soldat, de sucre, de pain et de rillettes, un fusil Lebel et 45 cartouches apportés par Reynold Lefebvre, quelques livres de classes, une bible et bien entendu une boussole et une lampe de poche. Il y avait aussi un peu de matériel de sauvetage mais rien de très sérieux car il faut dire que sur les cinq que nous étions, seuls deux savaient nager.

Q.— Alors comment s'est effectuée la traversée ?

R, Au départ nous avons dû appuyer ferme sur les pagaies pour nous éloigner de la côte car nous laissions derrière nous une traînée phosphorescente. C'est un phénomène assez fréquent à cette époque de l'année mais nous l'avions oublié. Nous avons donc pris notre premier cap sur les étoiles et sommes arrivés assez rapidement au large et nous avons hissé les voiles. Il faisait très noir et les canoës ont commencé à danser. A un moment ils se sont même perdus et il a fallu les amarrer ensemble. La mer était de plus en plus agitée et nous embarquions tout ce que nous voulions ; il fallait écopier en permanence. Vers 11 h du soir nous avons entendu un bruit de moteur et des faisceaux lumineux ont percé l'obscurité. Vite nous avons baissé les voiles et nous sommes passés entre deux vedettes allemandes qui heureusement ne nous ont pas repérés. Nous avons navigué ainsi une partie de la nuit, tantôt à la pagaie, tantôt à la voile, en nous basant toujours sur les étoiles pour tenir notre cap. Cependant vers 2 h du matin, à la lueur d'un raid aérien sur Boulogne, nous nous sommes rendus

compte qu'au lieu de foncer vers l'Angleterre, nous nous dirigeons parallèlement à la côte française. Nous avons tout simplement oublié que la terre tourne et dévié sur les étoiles. Rapidement nous avons redressé la situation grâce à notre boussole et repris le bon cap. Au lever du jour, le temps s'est calmé et la mer est devenue belle. Le soleil qui brillait fortement nous a vite réchauffé et nous nous sommes senti revivre. Notre expédition devenait une partie de plaisir. Vers 15 h nous étions en vue des côtes anglaises et l'on pouvait même distinguer les maisons. Nous étions face au Dungeness. Malheureusement nous sommes tombés sur un courant de marée. Nous jetons tout par dessus bord pour nous alléger au maximum, mais malgré tout nos efforts nous n'arrivons pas à la franchir et commençons à dériver vers Hastings. Vers 18 h, un Spitfire nous survole, mais ne nous voit pas en dépit de nos signaux ; un peu plus tard c'est une vedette dont nous essayons encore une fois d'attirer sans succès l'attention, et puis la nuit tombe, et épuisés nous nous endormons. Soudain les faisceaux de trois projecteurs percent l'obscurité, l'espoir renaît et nous recommençons à pagayer avec ardeur. Hélas ils s'éteignent bientôt un à un et nous voilà de nouveau dans le noir. Nous nous rendormons.

C'est le bruit du ressac qui nous réveille. Le courant nous porte vers une grande falaise. Encore un effort et nous nous échouons sur une plage que nous saurons plus tard être celle d'Eastbourne.

Épuisés nous tirons les canoës sur le rivage, puis chacun dans un coin de rocher, nous nous endormons.

Quand nous nous réveillons vers 8 h le lendemain matin, il fait très beau. Nous apercevons au loin un petit casino sur pilotis. Mon frère et Reynold Lefebvre décident de faire une entrée triomphale, pavillon haut et repartent en longeant la côte, tandis que les Richard et moi partons à pied le long de la côte. Nous rencontrons bientôt des ouvriers auxquels nous montrons notre drapeau car aucun d'entre-nous n'avait la moindre notion d'anglais. (Nous avions tous fait de l'allemand au lycée). Ils comprennent très vite et nous emmènent puis nous donnent à boire et à manger avant qu'une voiture de police qui avait déjà récupéré Reynold Lefebvre et mon frère ne viennent nous

chercher pour nous emmener à Eastbourne pour y être interrogé.

Q, Comment s'est terminée votre aventure ?

R, Un journaliste qui se trouvait là par hasard a aussitôt lancé la nouvelle, et la B.B.C. l'a rapidement répercutée sur les ondes et nos parents qui s'étaient bien doutés de notre destination en ne retrouvant pas les canoës ont pu ainsi être rapidement rassurés.

Quant à nous, logés au Patriotic school pendant quelque temps, nous avons d'abord été présentés au général De Gaulle dans son bureau de Carlton-Garden, puis le 22 septembre on nous a emmené au 10 Downing Street où nous avons été reçus par le Premier ministre Winston Churchill et son épouse.

Un mois plus tard, mon frère rejoignait la marine française libre, et les quatre autres que nous étions l'école des cadets.

Q, Et si c'était à refaire ?

R, Je ne sais pas si j'aurais encore l'énergie et l'allant pour recommencer. Mais je crois bien que si je ne le faisais pas, je le regretterai.

**Propos recueillis par le lieutenant-colonel (air) Claude
Legrand**

10ème récit :

Quatre garçons dans un bateau

Une évasion qui se termine chez Churchill

Récit paru en février 1965

dans le mensuel "La Voix de la Résistance"

Porter des culottes courtes, alors qu'on se bat. Aller à l'école alors que des adultes entrent dans l'Histoire est le pire des drames que l'on peut imaginer. Il y a eu la génération des « sacrifiés de la guerre » mais il existe aussi la génération intermédiaire, celle qui, sortie de l'enfance, végétait sous la férule des parents en attendant "d'avoir l'âge".

Les frères Lavoix n'entendaient pas pourrir dans l'inaction et laisser échapper la chance de faire leur devoir d'homme, même précocement. Ils se souvenaient trop des évocations héroïques de l'action de leur père et de leur grand-père, le colonel d'artillerie, tous deux dans les tranchées de 14. Un jour, alors que la famille était attablée, ils annoncèrent qu'ils allaient s'évader sur le même ton qu'ils auraient dit "on va à la pêche". Les trois petits frères figés attendaient l'orage. Mais papa et maman s'amusèrent de ces rodomontades. A tout hasard, cependant ils firent un discours bien raisonnable en concluant que l'aventure était le privilège des adultes

Des adultes, ils l'étaient presque. Jean-Paul allait sur ses dix-sept ans quoique en paraissant à peine quatorze. Quant à Pierre

il en aurait dix-neuf. Christian, le copain en avait quinze et Reynolds Lefebvre, qu'ils avaient récupéré alors qu'ils cherchaient une « chaîne d'évasion », il faisait le poids. Tous les garçons avaient la passion du canoë qu'ils pratiquaient pendant les vacances. Maintenant les touristes étaient partis. Il ne restait que des Allemands sur la plage de Fort-Mahon. Des Allemands qui essayaient de fraterniser avec ces petits Français en leur expliquant que « la guerre était bien finie ». Chaque fois, Jean-Paul ripostait « Tant qu'il y aura des Français en Angleterre, ils se battront ».

Puisque la famille traitait leur projet d'enfantillage, les deux garçons résolurent de préparer leur évasion dans le plus grand secret.

Mais un récit semblable n'est savoureux que s'il est fait par l'un des intéressés. Voici donc celui de Jean-Paul, maintenant père de famille, qui souhaite que son fils ait la même chance que lui.

« A la débâcle nous avons réussi à découvrir un canoë abandonné et nous nous sommes sérieusement entraînés dès le mois de mai 1941, cela sous les yeux des Allemands qui, nous voyant pagayer avec tant d'énergie, nous applaudissaient et nous encourageaient à grands cris. Mon frère avait lu : comme il voulait être marin, il avait beaucoup bûché et en savait long sur la mer.

Mon père étant retourné dans le Nord pour préparer notre retour à Douai, nous jouissions d'une grande liberté car notre mère avait beaucoup trop de travail avec les petits pour nous surveiller.

Le plus dur, fut, évidemment, de constituer le stock de vivres. Il fallait économiser sur nos rations quotidiennes, ce qui est difficile quand on a toujours faim. Nous entassions tout ce qui pouvait se manger : biscuits de soldats, chocolat, conserves, sucre et tickets de pains fauchés au boulanger.

Mon frère pressentit quelques copains. La plupart invoquaient des « raisons majeures », des raisons d'hommes, déjà, pour se dérober, Par le plus grand des hasards, nous avons récupéré Lefèvre arrivé à nous par des indications farfelues sur un réseau d'évasion inexistant. Comme il avait la volonté bien

arrêtée de se battre, il chercha une solution et la trouva dans l'achat de l'épave d'un canoë.

Tous les copains se mirent au travail et le bateau fut remis en état. Nous lui avons proposé d'entrer dans l'équipe composée de nous deux et des frères Richard. Il préféra nous devancer.

Après un essai malheureux, Lefebvre se retournant à la barbe des Allemands qui n'y comprirent goutte, il finit par venir à nos raisons et se joignit à nous. Nous étions cinq et nous avions deux canoës, chose que mon frère jugea prudente. Malheureusement il nous manquait bien des accessoires, des pagaies, par exemple, que nous avons volées aux Allemands sans vergogne, Eux aussi s'entraînaient, mais évidemment pas dans le même esprit.

C'est alors que mon père revint en nous annonçant que nous rentrions le lendemain à Douai, Cette nouvelle bouscula quelque peu nos préparatifs,

Nous étions consternés, si nous suivions nos parents tout serait remis en cause. L'après-midi se présentait mal, le vent était mal placé et la mer était mauvaise.

Malgré tout avec une monstrueuse duplicité nous avons aidé nos parents à faire les valises. Le soir nous donnions l'impression d'une fatigue intense et montâmes nous coucher dès que la nuit tomba.

Quelques minutes après nous franchissions la terrasse à pas de loup, prenions notre canoë dans la cour est escaladions les dunes en direction de l'autre embarcation, pour la circonstance peinte en noir.

UNE MER PHOSPHORESCENTE - LE DRAME

Nous avons de la chance: la marée était montante, le vent avait tourné. Il était maintenant de 3/4, ce qu'il fallait pour ce genre de navigation.

Nous nous affairions silencieusement quand nous restâmes pétrifiés d'horreur : la mer était phosphorescente, Il n'était plus temps de revenir car nous avions un blockhaus à 200 mètres de nous et un second à peine éloigné de 300 mètres.

Dans une vingtaine de minutes la patrouille effectuerait sa ronde. Mon frère avait soigneusement minuté leurs allées et venues durant des jours et des nuits. D'autre part nous devions démarrer sec pour mettre le plus de distance entre la mer et la côte.

A grand effort de muscles nous nous sommes projetés dans le noir dans un grand jet d'eau phosphorescente. C'était le 17 septembre 1941. Et il, était 21 heures.

Lorsque nous avons été assez loin de la terre, notre optimisme a baissé de plusieurs degrés : avec le vent d'Est les dunes faisaient écran et la mer devenait beaucoup plus dure que nous ne le pensions. Pendant une bonne heure nous avons pagayé dare dare. La plage s'éloignait, nous avons mis la voile. Peu à peu la mer grossissait, nos estomacs n'y résistèrent pas et les deux équipages furent malades de concert. Nos malaises étaient aggravés par notre fatigue et notre manque d'alimentation.

Nous ne pouvions pas à la fois manger et stocker. A peine remis, nous nous apercevons que le canoë voisin ne répond pas. Nous cherchons, nous le retrouvons et l'accrochons au nôtre. On continuait malgré ces péripéties.

Comme dans les romans et les récits du Moyen Age nous avons mis le cap sur les étoiles. Une belle fumisterie ce système puisque les étoiles tournent, elles aussi. Ce sont les feux de D.C.A. qui repoussaient un raid allié sur Boulogne qui nous mirent dans la bonne direction. Jusqu'ici nous avons suivi, la côte au lieu de nous en éloigner.

Nous redressons avec le sentiment d'avoir échappé à la catastrophe. Le moral était meilleur, le vent plus clément. Déjà pas mal fatiguée l'équipe somnolait, prête à tout coup de grain. Moi j'étais tassé à l'avant du bateau, ne pouvant bouger un doigt et ramassant pas mal d'eau.

Soudain nous entendons un bruit terrifiant. Aux aguets nous comprenons que les vedettes des patrouilles allemandes se rapprochent de nous. Ce détail n'avait pas été prévu dans notre briefing. Nous étions à la fois consternés de cet oubli et fameusement émus de l'incident,

Que faire, si ce n'est le mort ?

Leurs projecteurs balayèrent lentement la crête des vagues. Nous nous faisons tout petits, minuscules même. Les bâtiments s'éloignèrent, nous avons échappé à la vue du guetteur, étant à ras de l'eau. Inutile de vous dire que cette aventure nous avait donné chaud et que nos forces pour pagayer décuplèrent.

De temps en temps l'un de nous rampait sous la couverture pour consulter la boussole puisque les étoiles nous trahissaient, La première aube se leva. Le soleil éclatait sur la falaise crayeuse du cap Gris-Nez. C'est la dernière image que nous avons eue de la France. Il était 5 h. 30.

LA TERRE SE REFUSE

La mer s'apaisa avec le jour. Nous nous donnions de grandes claques pour nous réchauffer un peu. Nous étions transis. Nous avions faim. Après une rapide collation nous avons mis la voile. Le ciel parut soudain gronder : très haut, un avion allemand nous survolait. Branle-bas de combat, On baisse la voile. On se tasse et une fois de plus on fait le mort, ignorant que toujours au ras de l'eau nous sommes quasiment invisibles. Les émotions de ce genre, nous commençons à nous y habituer. Aussi, dès que l'horizon nous rassure, nous remettons la voile et naviguons en dilettantes tout au plaisir de cette évasion que nous considérons déjà comme réussie.

Sur le coup de 11 heures, je signale une accumulation de nuages à l'horizon; sans doute l'Angleterre. Mais ce n'est que vers 3 heures que nous voyons les falaises. Les marins de Colomb ne furent certainement pas plus heureux que nous ! Nous ne sentions plus les courbatures, la fatigue, nous nous sentions invulnérables comme les supermen de "Tarzan" ou de "Mickey". Nous ne savions évidemment pas que nous allions vivre la partie la plus harassante de notre équipée.

A six heures, nous pouvions compter les maisons de la côte, Quelques coups de pagaie et nous touchions la terre... Eh bien non. Le courant de la marée était contraire. Nous n'avancions pas d'un centimètre. Mon frère suggéra de se laisser dériver le long de la côte. Personne n'accepta car nous constatons dans l'épreuve à quel point la fatigue nous écrasait. Dépensant notre

dernier influx, nous luttâmes une bonne heure contre ce sacré courant. A bout, nous avons recouru aux grands moyens en jetant la plupart de nos paquets par dessus bord et même le vieux fusil et les 45 cartouches que Lefebvre avait tenu à emporter dans l'éventualité d'une capture de pilotes allemands abattus par les Anglais.

Ainsi, nous serions arrivés en Grande-Bretagne en héros, traînant dans notre sillage le bateau pneumatique de nos ennemis... Quelles ovations ! Quel rêve !

Nous finîmes par nous laisser dériver. Le salut, d'où viendra-t-il ? Au moment où nous commençons à nous laisser gagner par le pessimisme, nous sommes survolés par des avions anglais. Hurrah, l'un d'eux a battu des ailes... pas pour nous qu'il n'a pas repérés, hélas, mais pour signaler son virage. Douche écossaise pour notre moral qui recommence à flancher. Avançant toujours, Christian Richard découvre au milieu des brumes... un patrouilleur. Cette fois-ci, nous sommes sauvés. Et s'il a fait demi-tour c'est pour aller chercher du secours.

Après des heures d'attente, nous dûmes nous rendre à l'évidence : on ne nous avait pas vus. Que faire d'autre que de continuer, que d'errer jusqu'à ce que le miracle de notre sauvetage s'accomplisse ? Nous avions maintenant l'impression d'avoir atteint la limite de nos forces. Nous étions des fantômes immatériels qui pagayaient avec l'automatisme du désespoir. Dès que la nuit se fit, nous tombâmes dans un profond sommeil brusqué par une sensation lumineuse. Nous ne nous trompions pas : des projecteurs d'une base fouillaient la mer. Comme dans un cauchemar, ils s'éteignirent les uns après les autres... Mais Pierre avait repéré qu'une étoile marquait leur direction. Malgré notre peu de confiance en ces astres trompeurs nous mîmes le cap dans ce sens. L'étoile, à son tour déclina et disparut. Ecoeurés, nous avons raccroché nos canoës et pris le parti de dormir en attendant des jours meilleurs.... -

LA LIBERTÉ COMMENCE PAR LE FOURGON CELLULAIRE

Nous étions trop fatigués pour avoir la notion du temps. De plus notre malheureux réveil douché continuellement avait préféré s'arrêter. Après pas mal d'heures, nous perçûmes un bruit qui nous fit sauter le coeur, c'était un ressac. Donc nous avons traversé le courant sans nous en apercevoir... et nous avons fait face à la dernière difficulté qui s'offrait à nous sans trop maugréer : le deuxième canoë était en difficulté et nous devons maintenant le remorquer.

Pierre restait jusqu'au bout le chef de l'expédition : fourbu autant que nous, il fit une belle navigation à travers les rochers pour nous déposer sur le sable humide. Il faisait nuit de nouveau. La pauvre lueur de notre lampe de poche nous révéla un paysage désertique et somme toute assez hostile. Comme rien ni personne ne répondait à nos cris, nous prîmes le parti, une fois de plus, de dormir après avoir dévoré nos dernières provisions.

Ce n'est qu'à 9 heures que nous revînmes à la réalité qui ne paraissait pas brillante. Le canoë endommagé était inutilisable et la contrée inhospitalière.

Les "grands", mon frère et Lefebvre assumant leurs responsabilités de protecteurs, décidèrent de trouver une solution à nos problèmes. Hissant le pavillon tricolore, ils remontèrent la côte, pendant que nous suivions à pied. Le premier être humain que nous rencontrâmes fut un ouvrier qui ramassait des galets. Étonné de notre présence, il nous fit grimper le long d'une échelle et choisit la facilité en appelant la police : nous ne savions pas un traître mot d'anglais ce qui rendait les contacts particulièrement laborieux.

Nos aînés suivant toujours les rochers, virent apparaître une foule de jupes. Étaient-ce les femmes du village qui venaient les ovationner comme le prétendait Lefebvre, décidément bien romanesque ?... Il dû déchanter, en fait de belles créatures éblouies, c'étaient des Écossais, fusil à la main qui nous préparaient une escorte de leur façon. Tout le monde se retrouva dans le fourgon cellulaire en riant.

Nous n'avions ni passeport ni carte d'identité. Mais les Anglais furent extrêmement compréhensifs. Ils nous offrirent une

merveilleuse douche chaude, un solide breakfast et nous vêtirent avec les vareuses des policemen dans lesquelles nous flottions aimablement. Un journaliste survint et le jour même la B.B.C. annonçait notre odyssee et rassurait nos parents.

Notre voyage avait duré 30 heures.

Nous avons passé la journée à Eastbourne. Mais c'est surtout le commissariat que nous en connaissons. Nous retrouvions nos forces, cependant toutes les fois que nous nous endormions nous avions l'impression d'être de nouveau en mer et nous tanguions à en être malades. Cette sensation dura trois jours.

Comme tout évadé d'Europe, nous fûmes conduits à « Patriotic-School » où nous donnâmes le relevé des défenses côtières, des câbles téléphoniques de notre région que nous avions explorée dans ses moindres incidences. Nous avons emporté aussi des journaux allemands et français qui intéressèrent vivement les Anglais. Si bien qu'il fut question de désigner l'un de nous pour effectuer des photos aériennes.

L'opération fut montée. Mais sans nous.

Le dimanche nous fûmes présentés au général de Gaulle à Carlton Garden. Nous fûmes fêtés par de vieux baroudeurs dont l'un eut cette expression : « La vraie France, c'est la France qui fout le camp »

Après une permission d'une journée, nous fûmes conviés à une petite visite, dont l'une des AFAT qui nous pilotait, nous assura qu'elle serait la surprise de notre vie. Après un tour dans les rues de Londres, un rapide hommage à Richard Coeur de Lion, on nous arrêta devant une porte que je reconnue pour l'avoir vue dans les illustrés que prenait mon père : c'était le 10 Downing Street.

Un valet de pied, puis une femme de chambre nous firent traverser des couloirs. Je regardais défile les portraits de tous les chefs des gouvernements de l'Histoire. Je me dis « c'est sérieux, c'est certainement quelqu'un de bien du gouvernement ». On nous ouvrit la salle du Conseil de l'Empire, privilège rarement accordé au visiteur, puis on nous poussa dans un jardin.

Un couple prenait le café, C'était Winston Churchill et son épouse, qui se levèrent en souriant et vinrent nous accueillir. Le champagne coula. Mrs Churchill s'informa de nous avec

une gentillesse qui fit fondre notre timidité. Après cet entretien, Winston Churchill nous présenta aux journalistes qu'il avait convoqués en leur disant :

« Voilà le vrai visage de la France »

et il tint à poser pour la photo officielle que toutes les agences de presse du monde libre ont reproduite. Ce cliché du vieil homme et des enfants, il l'exigea en bonne place dans l'ouvrage qui fut consacré à sa vie. Nous étions trop sidérés pour jouer les vedettes, et nous avons réalisé beaucoup plus tard l'immense honneur qui nous avait été fait.

Interviewés par la B. B. C. nous sommes restés très prudents pour éviter tout sévices à nos familles, Ma mère fut interrogée. Lorsqu'elle dit que nous étions partis en Angleterre en canoë, les Allemands crurent à une boutade.

Petites causes grands effets, cette folle équipée eut d'étonnantes répercussions : les autorités britanniques avaient la preuve que l'on pouvait très facilement pénétrer dans cette île qui se devait d'être une forteresse.

N'importe quel espion débarqué d'un sous-marin pouvait jouer les évadés. Les officiers du commandement naval et côtier furent convoqués à Londres.

Les divisions anglaises responsables de la sécurité de la côte sur laquelle nous avions pris pied furent consignées.

Tout comme leurs ennemis qui, au même moment et de l'autre côté du Chanel étaient consignés pour un mois, pour avoir mal assuré leur surveillance !

...Le quintuor se dispersa, Pierre Lavoix fit un stage à l'Ecole Navale, les autres entrèrent à l'Ecole des Cadets, J.-Paul, parce qu'il était chétif ne fut pas admis à préparer le peloton d'officier, il était affecté aux transmissions lorsqu'il apprit le débarquement. Dès lors il n'eut de cesse de se faire affecter à la 2e D.B. avec laquelle il participa à la libération de Paris et de Strasbourg.

Lorsqu'ils se retrouvèrent, ils apprirent avec un immense chagrin que Lefebvre manquait à l'appel. Quoique amputé leur groupe reste à jamais soudé par des souvenirs inoubliables. Ensemble, ils se rendirent à Londres aux funérailles du «

Vieux Lion » Ensemble, ils continueront à faire revivre pour les jeunes l'exaltant climat qu'ils connurent.

Quelques remarques de Hugues LAVOIX

Le journaliste semble avoir eu des problèmes avec les chiffres puisque l'article parle de 4 garçons alors qu'ils étaient cinq et de 3 frères Lavoix annonçant leur projet alors que seuls deux garçons Lavoix étaient concernés. Il parle aussi d'un bateau alors qu'il y avait 2 canoës.

L'épisode des troupes consignées n'est pas mentionné dans les autres récits. Le nom de Reynold Lefebvre est systématiquement mal orthographié. Les âges des garçons sont aussi donnés de façon imprécise.

Traversée de la Manche

Récit N° 11

Interview de Christian RICHARD

**Récit extrait du livre
"Histoire secrète des Français à Londres 1940-
1944" page 187**

Un exploit du même ordre avait été accompli quelque temps avant par cinq autres jeunes Français, dont j'ai retrouvé l'un d'eux, Christian Richard, dans un bureau de ministère. C'est là qu'il m'a relaté son aventure :

« Au moment de la déclaration de la guerre, en septembre 1939, j'ai alors quinze ans, je me trouve avec ma famille en vacances à Fort-Mahon, près de l'embouchure de la Somme. En 1940 mon père décide d'y rester. La centrale d'Abbeville ayant sauté, nous n'avons entendu ni l'appel du 18 juin ni, pendant longtemps, la B.B.C.

« A l'université de Lille j'avais fait la connaissance de Pierre Lavoix, fils d'un avoué à la cour d'appel de Douai, qui préparait comme moi la première partie du baccalauréat, et dont le frère Jean-Paul se trouvait en quatrième avec le mien, Guy. Au moment de la débâcle, Pierre et Jean-Paul avaient trouvé un canoë indien rejeté par la mer, et nous faisons du canoë ensemble sans que les Allemands y prêtent attention. A la fin du mois de juillet 1941 arrive un garçon de seize ans, Reynold Lefèvre, qui avait entendu parler d'une organisation clandestine de passage en Angleterre. Je lui dis : « Ne crie pas ça sur les toits ; « il n'y a rien ; tu ne trouveras rien. » En plus, il habitait chez une femme qui couchait avec les Allemands. Il

l'a quittée pour s'installer chez un pêcheur, à qui il a parlé de son projet et qui l'a menacé de le dénoncer. Il s'est réfugié chez nous, et nous l'avons planqué sans que notre père en sache rien.

« Il a acheté pour deux cents francs à un pêcheur un vieux canoë et l'a mis en état grâce aux frères Lavoix.

« Bref, nous avons fini par décider de partir avec les deux canoës, lui, les deux Lavoix, mon frère, qui n'avait que quinze ans, et moi.

« Nous avons rassemblé le matériel nécessaire : des pagaies simples, des sièges, une toute petite voile taillée dans un rideau, deux casseroles pour écoper, une chambre à air d'auto, car trois d'entre nous ne savaient pas nager, deux boussoles, une lampe de poche, un réveil, un drapeau français, un fusil de guerre, et quarante-deux cartouches. Comme vivres, nous disposions de sucre prélevé sur nos maigres rations, de dix kilos de pain, de quelques biscuits de soldat, d'un peu de rillettes et de quatorze litres d'eau. Nous nous sommes chargés en outre de quelques objets personnels assez inattendus, mon frère emmenant une Bible et moi mes livres de math élem.

« Il faisait mauvais temps, et nous remettions de jour en jour notre départ. Là-dessus, le père des Lavoix, rappelé à Douai, annonce qu'il quittera Fort-Mahon le 17. Le 16 était donc la dernière limite. Nous avons attendu 9 heures du soir qu'il fasse nuit noire, et nous nous sommes embarqués. La mer était phosphorescente, et chaque coup de pagaie donnait une lueur verte. Personne ne s'est aperçu de rien, et nous nous sommes trouvés au large dans une obscurité telle que d'un canoë à l'autre nous ne nous voyions plus. Pour ne pas nous perdre, nous avons relié les deux embarcations par une cordelette.

« Les canoës n'étaient pas pontés ; la mer se creusait nous avions le mal de mer, et nous embarquions beaucoup d'eau, qu'il fallait sans cesse écoper.

« Des vedettes nous ont croisés sans nous voir, et à 7 heures du matin nous n'apercevions plus la côte française. Deux avions allemands nous ont survolés sans nous remarquer, et dans l'après-midi quatre Spitfires ne nous ont pas vus davantage.

« Nous avons dû passer une nouvelle nuit en mer, repliés sur nous-mêmes, la tête entre nos genoux pour ne pas déséquilibrer les canoës. A quatre heures du matin, le courant

nous ayant portés vers la côte, nous avons pu enfin aborder une barrière de rochers et nous avons sauté à terre. Nous étions restés trente et une heures assis, les jambes croisées, et nous étions tellement ankylosés qu'incapables de tenir debout, nous devions marcher à quatre pattes.

« Nous nous sommes endormis et réveillés à 8 heures du matin. Nous avons rencontré des ouvriers d'une carrière de galets, qui nous ont installés à côté d'un poêle et nous ont donné des sandwiches. Une voiture de police est venue nous chercher, et nous avons été reçus magnifiquement par tout le monde sauf par le commandant du régiment chargé de garder la côte, furieux que nous ayons pu aborder sans être repérés par les guetteurs.

« On nous emmène à Londres. Nous passons par Patriotic School, puis on nous conduit à Carlton Gardens, où nous sommes reçus par M. Cassin, qui nous présente à de Gaulle. Il nous donne à chacun cinq livres et nous dit

« Vous pourrez passer votre bachot en Angleterre. »

« Le lendemain on vient nous chercher pour rendre visite à une personnalité anglaise qui veut nous rencontrer. On ne nous dit pas de qui il s'agit, et on nous emmène en voiture. Je reconnais la porte devant laquelle on nous arrête ; je l'avais vue dans les actualités, quand Chamberlain était revenu de Munich : 10 Downing Street. Je dis aux copains : « C'est Churchill qui veut nous voir. »

« En effet, c'était lui. Il y avait aussi sa femme, des journalistes, des photographes et un valet de pied qui servait le champagne. Churchill était en colère parce que nous étions fichus comme l'as de pique : « On aurait dû les « habiller ! » criait-il.

« On nous a donné ensuite de beaux costumes ; mais sur les photos qui ont paru dans les journaux, nous étions plutôt minables 21. »

Ajoutons à ce récit que le 18 juin 1960 on a également élevé à Fort-Mahon une stèle portant cette inscription : Traversée héroïque de la Manche par cinq enfants de Fort-Mahon. 16 septembre 1941.

Seul manquait à cette cérémonie Reynold Lefèvre, tué en Alsace en janvier 1945.

Si ce n'est donc pour ce pauvre garçon, ces deux folles équipées finirent bien. Mais combien sont partis comme ces dix jeunes gens, qui disparurent en route ? Les évasions devinrent en effet plus périlleuses à mesure que se renforçait la surveillance des autorités allemandes et de Vichy.

12ème récit trouvé sur un site anglais

After France had signed the Armistice with Germany in 1940, French citizens of strategically important towns on the English Channel lived under German occupation. Free French General Charles de Gaulle urged the French people to fight on, and five young French boys in an occupied coastal village in France took him at his word.

The Boys repair two Canoes and collect provisions. Pierre, 19, Jean, 17, Reynolde, 16, Guy, 16, and Christian, 17, were afraid that the Nazis would conscript them for the German Army so they decided that they would escape to England to fight with the Free French. By September of 1941, the boys had made their plans. Christian collected maps, charts, navigation instruments and navigation data.

Jean and Pierre acquired one canoe. Reynolde and Guy managed to buy another canoe for only 300 francs because it had a huge hole in it. It took the boys six weeks to make the canoes seaworthy, but they managed to work on them right under the noses of their parents and the Nazis.

The boys collected food and water and waited for calm seas. On the night of September 16, 1941, their preparations and opportunity converged and the boys decided that this was the time to move. At 9 pm., an hour after curfew, they sneaked out of their bedroom windows. Each of them pinned the same message on his pillow, "Chers Parents, I have gone to join General de Gaulle."

Setting Sail on the English Channel

Gathering on the beach, the five boys suddenly dropped to the ground and lay flat behind a sand dune. They listened to a Nazi patrol pass. Then they quickly dragged the two canoes to the water's edge and stowed everything away. Climbing into the canoes, three of them in Pierre's big Canadian canoe and two of them in the other, they pushed off into a small stream that led to the English Channel. They set their course by the compass that belonged to Pierre's grandfather.

Once the boys reached the channel, they tried their canoes together and raised the sails. For hours the boys rowed and bailed water from the canoes. At daybreak, they pulled down the sails for fear they might be spotted. Suddenly, they heard an airplane engine. A Spitfire circled around them within 50 feet of the water, but then it disappeared. Much later, Pierre spotted a motorboat on the horizon that he thought the Spitfire had sent to look for the canoes. By now the canoes sat right in the middle of the sunset rays and it would be difficult to spot from the air.

The Channel got rougher and the boys got colder. Since Raynald had been paddling steady for twenty hours he was exhausted, and he and Pierre changed places. In the dim light, Pierre saw Christian pick a soggy packet from the bottom of the canoe. Christian answered Pierre's unspoken question. "These are some of my books. I was going to take my baccalaureate (college) test next month, but I've just escaped in time!"

The Boys Beach the Canoes and Meet A Scotsman Wearing a Kilt

Pierre peered in front of him. Rocks rimmed the coast ahead. The canoes were fragile and the waves and rocks could easily break them to pieces. Pierre also felt certain that the beach was mined. The boys paddled until about 4 o'clock in the afternoon and then pulled the canoes around on the side and clutched the

slippery rocks with numbed fingers. One by one they heaved themselves out of the canoes. They all laughed weakly, because as soon as each of them had stepped on the rocks his legs gave away and he folded into a helpless heap. Cliff, sea, and rocks all whirled around in a wild jig.

Finally, the boys fell asleep. The sun beating down on their backs woke them up. They looked around and discovered that they were about half a mile offshore on a long tongue of rock. Clutching their French flag, the boys scrambled over the rocks. Suddenly, they heard a gruff voice shout, "Halt!"

They gaped at a woman with a very short skirt holding a rifle. Pierre knew that the British were expecting an invasion from Germany, but didn't think that tough women in short skirts would be guarding the coast. Pierre approached the woman. He shouted back to the others, "It's a Scotsman in a kilt!"

The French Boys Train for the Free French Army

They five French boys had arrived at Eastbourne in England, but the Scotsman spoke perfect French. He soon realized that the boys were not Nazis and he took them to a cottage where the occupants gave the refugee boys a spot of tea. Then two police cars came along and took them French boys to the police station. Pierre, the curly-haired 19 year old leader told their story, but no one revealed their last names or where they were from for the sake of relatives still living in France. Then the boys took hot baths, received dry clothes, and had a good rest before they went off to London.

After they arrived in London, British Prime Minister Winston Churchill toasted them. Later Prime Minister Churchill and General Charles de Gaulle assured Christian that he could take his "Bache" in London. He may have escape from the Nazis in France, but he had not escape from his exams!

The five French boys were enrolled in the Free French Cadet School in Malvern, England, to train with fifty other boys.

After they completed their training, they joined the Free French Forces. About 150 French boys had already been trained at Malvern and served in General de Gaulle's Free French Army.

Someone asked Christian what the French people thought of the RAF bombings of occupied France and the French casualties from the bombings. Christian shrugged, "You can't make an omelet without breaking eggs," he said.

References

- The French Army, 1939-1945, Free French, Fighting French & the Army of Liberation, Ian Sumner, Osprey Publishing, 1998.
- Fortress France: The Maginot Line and French Defenses in World War II, J.E. Kaufmann, H.W. Kaufmann, Stackpole Books, 2008.